

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 508 - SAMEDI, 27 JANVIER 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS.—LES TROIS SŒURS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 27 JANVIER 1894

SOMMAIRE

TEXE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Pourquoi les femmes ont-elles peur des souris ? par Gilberte.—Notes sur la littérature française, par Pierre Bédard.—Poésie : Les " Pourquoi ? " d'une jeune fille, par Edouard Pailleron.—Nouvelle canadienne : Un bal de faubourg, par Alp. Poitras.—Maison où est née Mme Albani, par G. A. D.—Carnet du " Monde Illustré "—Une chasse au tigre (avec gravure), par Méhier de Mathuisieulx.—Le Saint-Viatique aux malades—La dernière nuit de l'année, par J. W. Van Goethe.—La chasse au caribou.—Notes et faits.—Feuilletons.—Choses et autres.—Jeux d'esprits.]

GRAVURES.—Beaux-Arts : Les trois sœurs.—L'Espagne au Maroc : Débarquement d'un corps de troupes espagnoles dans le port de Melilla.—Canada : Maison où est née Mme Albani, à Chambly ; La chasse au Caribou.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A NOS LECTEURS

Afin d'éviter tout retard et toute erreur dans la réception des correspondances, prière d'adresser lettres et communications comme suit :

LE MONDE ILLUSTRÉ,
Tiroir 1070, Montréal

ENTRE-NOUS.



COOPER a été acquitté.

Ce résultat, tout prévu qu'il était, n'en laisse pas moins dans les esprits un doute qui n'est pas à l'avantage de l'accusé, parmi les femmes surtout.

Je dis surtout, parce que j'en ai entendu plusieurs qui ne cachent pas leur mé-

contentement après avoir appris le verdict.

—Alors, disait l'une, maintenant un mari a le droit de tuer sa femme ?

—C'est du joli, en effet, répondit l'autre ; un individu empoisonne sa femme et on vient déclarer qu'il n'est pas coupable.

—Mais, enfin, madame, objectai-je, c'est justement parce qu'on n'a pas pu prouver qu'il l'avait empoisonnée que les jurés l'ont déclaré non coupable.

—Les jurés ! Des hommes comme l'autre !

—Le juge lui-même, mesdames, leur a dit que s'ils ne pouvaient jurer qu'il avait empoisonné sa femme....

—Eh bien, moi, monsieur, je l'aurais juré.

—Avez-vous bien examiné les témoignages ?

—Les témoignages ! Ah ! on leur fait dire tout ce que l'on veut aux témoins. Il n'y a qu'une chose de vraie dans tout cela : il a tué sa femme, on doit le pendre. Mais, il n'y a rien d'étonnant, ce sont les hommes qui font la loi, qui rendent la justice....

Et patati, et patata....

Et ces bonnes petites femmes, au cœur tendre, aux yeux si doux, seraient prêtes à lyncher ce malheureux, convaincues qu'elles sont qu'une grande injustice vient d'être commise.

Oh ! les hommes ! les hommes !!!

* * Si les femmes, en général, n'ont pas grande opinion du sexe barbu, celui-ci ne se gêne pas non plus de dire parfois des choses peu agréables du beau sexe, témoin les vers suivants, écrits dans le siècle de la galanterie par excellence :

Lorsque le Créateur, finissant son ouvrage,
De ses rares beautés fit le portrait vivant,
L'homme était trop heureux, au sortir du néant,
De porter sur son front cette divine image ;
Le monde tout entier était son apanage,
Sur tout les animaux son pouvoir était grand.
Le sort ne put souffrir qu'il vécut si content ;
Il lui ravit bientôt un si doux avantage ;
Sous ombre de calmer son chagrin, ses ennuis,
On lui fit une femme ; on ne put faire pis ;
Le malheureux dormait, il ne put s'en défendre.
Il vit en s'éveillant la cause de ses maux,
Il la prit ; mais, hélas ! il devait s'aller pendre,
Car son premier sommeil fut son dernier repos.

L'auteur de cette méchanceté a cru prudent de garder l'anonyme.

Il a bien fait.

* * Les réformes à apporter au système d'enseignement font toujours le sujet des préoccupations de nombre de personnes qui s'intéressent à cette question si grave.

Les leçons de choses dont on parle comme d'une innovation ne sont pas si nouvelles que cela.

Elles ont eu pour père, un modeste, un honnête homme, un brave suisse, Pestalozzi, mort il y a plus de soixante ans, et à qui, sa patrie a élevé une statue en 1889, à Yverdon :

Voici ce que dit M. Vuillemin de l'enseignement qui se donnait dans l'institution fondée par Pestalozzi :

" Nous instituteurs étions la plupart des hommes jeunes encore, de ces orphelins de l'âge révolutionnaire qui, les premiers, avaient grandi autour de Pestalozzi leur père et le nôtre, quelques-uns aussi des lettrés, des savants, qui étaient venus partager sa tâche.... Leur enseignement s'adressait à l'intelligence plus qu'à la mémoire, et il avait pour but la culture harmonique des germes déposés en nous par la Providence. " Attachez-vous, ne cessait de leur répéter Pestalozzi, à développer l'enfant, et non à le dresser comme un chien, et comme trop souvent on dresse les enfants de nos écoles. " Nos études portaient essentiellement sur le nombre, la forme et le langage.

" La langue nous était enseignée à l'aide de l'intuition ; on nous apprenait à bien voir et, par cela même, à nous faire une juste idée des rapports des choses. Ce que nous avions bien conçu, nous n'avions pas de peine à l'exprimer clairement.

" Les premiers éléments de la géographie nous étaient enseignés sur le terrain. On commençait par diriger notre promenade vers une vallée resserrée des environs d'Yverdon, celle où coule le Buron. On nous la faisait contempler dans son ensemble et dans ses détails, jusqu'à ce que nous en eussions l'intuition juste et complète. Alors on nous invitait à faire chacun notre provision d'une argile qui reposait en couches dans un des flancs du vallon et nous en remplissions de grands papiers que nous avions apportés pour cet usage. De retour au château, on nous partageait de longues tables et nous laissait, chacun sur la part qui lui en était échue, reproduire en relief le vallon dont nous venions de faire l'étude. Les jours suivants, nouvelles promenades, nouvelles explorations, faites d'un point de vue toujours plus élevé, et, à chaque fois, nouvelle exten-

sion donnée à notre travail. Nous poursuivîmes ainsi jusqu'à ce que nous eûmes achevé l'étude du bassin d'Yverdon ; que, du haut du Montéla, qui la domine tout entier, nous l'eûmes embrassé dans son ensemble, et que nous eûmes achevé notre relief. Alors, mais alors seulement, nous passâmes du relief à la carte géographique, devant laquelle nous n'arrivâmes qu'après en avoir acquis l'intelligence.

" On nous faisait inventer la géométrie, se contentant de nous marquer le but à atteindre et de nous mettre sur la voie. On procédait de la même manière en arithmétique. Nos calculs se faisaient de tête et de vive voix, sans le secours du papier. Nous étions quelqu'un qui avions acquis dans ces exercices une facilité surprenante.... "

Il y a d'excellentes choses dans ce système d'enseignement de la géographie.

* * En parlant d'éducation, il m'est impossible de ne pas dire un mot de la triste condition des institutrices dans la province de Québec.

Je ne crois pas, en effet, qu'il y ait un pays au monde où elles soient aussi maltraitées, sous le rapport de la rémunération de leurs services.

Dans bien des villages, elles ne reçoivent qu'un traitement dérisoire, pas même égal aux gages d'une servante.

En France, où l'on est très économe, voici quel est le traitement des institutrices depuis la loi de 1890 :

5^{me} classe, \$200 ; 4^{me} classe, \$240 ; 3^{me} classe, \$280 ; 2^{me} classe, \$300 ; 1^{re} classe, \$320.

Elles reçoivent, de plus, une indemnité de résidence qui est de \$20 au moins et de \$40 au plus.

Quant aux institutrices des écoles primaires supérieures, elles sont divisées aussi en cinq classes, et les appointements sont de \$360 au moins, et de \$500 au plus.

Et notez que l'on vit à meilleur marché en France qu'au Canada.

Le chauffage, l'éclairage, l'entretien de l'école, etc., sont évidemment à la charge de la commune.

Il serait temps de penser un peu à l'amélioration du sort de nos institutrices.

* * Le carnaval de Québec commence lundi.

On y verra des choses étonnantes et des choses supercoquettues.

Parmi ces dernières, je citerai : une cabane à sucre où l'on fera du sucre, avec du vrai sucre ; une cabane d'Esquimaux, sans Esquimaux. Cette dernière idée est gigantesque et a pour but de faire croire aux étrangers qu'il y a des esquimaux à Québec.

Quant au sucre, voici pourquoi on le fera avec du sucre tout fabriqué : on avait d'abord pensé à entailler tous les poteaux de télégraphe et de téléphone de la ville, mais on a dû renoncer à cette exploitation, qui aurait peut-être donné des résultats magnifiques, les directeurs des compagnies de télégraphes ayant refusé de se prêter à cette combinaison.

* * Le château ou plutôt le fort et les fortins de glace sont très bien réussis et font beaucoup d'effet.

Le site est admirablement choisi, du reste ; en face du parlement, sur le rempart et devant un espace immense dans lequel pourront se déployer à l'aise les colonnes d'attaque.

Tout le château Frontenac est retenu d'avance. Les hôteliers jubilent.

* * Un bon mot de curé.

C'est dans un village, pas loin de Montréal, à Sainte-Chose ou Sainte-Machine, je ne sais plus au juste, mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce village est habité par beaucoup de catholiques et pas mal de protestants.

Tous vivent dans la meilleure intelligence.

Les catholiques, faisant bâtir une nouvelle église, le curé n'hésite pas à aller trouver un riche protestant.

Il lui explique l'affaire, on n'est pas millionnaire, un peu d'aide ferait grand bien, l'argent n'a pas de religion, on le prend où l'on peut,

L'Anglais comprend très bien et donne généralement.

A quelque temps de là, deux ans plus tard, je crois, le protestant vient trouver le curé.

—M. le curé, dit-il, nous voilà dans la position où vous vous trouviez il y a deux ans. Nous allons jeter à terre le vieux temple et en reconstruire un nouveau. Voulez-vous nous aider ?

Le curé réfléchit un instant.

—Mon cher monsieur, il est impossible à un curé d'aider à construire une église hérétique....

—Ah !... cependant....

—Mais, écoutez, on peut s'arranger ; je vais vous aider à... jeter la vieille à terre.

—Bravo, curé !



POURQUOI LES FEMMES ONT-ELLES PEUR DES SOURIS ?



J'ai souvent constaté, dit Alphonse Karr, que les femmes exagèrent leurs peurs comme nous exagérons notre courage, et qu'elles sont, en général, plus braves et plus résolues que nous."

On ne saurait être plus aimable envers notre sexe et je parie que cette bonne parole a dû faire pardonner à son auteur plus d'un trait

acerbe et malin. Et pourtant, s'il faut en croire une correspondance anglaise, ce brevet de bravoure ne serait rien moins qu'immérité. Sur notre blason " Sans peur et sans reproche," il faudrait bien vite biffer le premier de ces mots et l'assertion flatteuse d'Alphonse Karr deviendrait un paradoxe. Cela m'inquiète bien un peu... et comme je suis égoïste, je ne puis résister au désir de vous faire partager mes craintes. Je traduis donc d'une revue américaine, l'article en question intitulé : *Pourquoi les femmes ont-elles peur des souris ?*

"Comme femme—et je me crois bien brave—aimant les animaux et l'étude de l'histoire naturelle, je pose, dans toute sa gravité, cette question perplexé. Pourquoi les femmes ont-elles peur des souris ? Pourquoi la vue de cette petite créature, inoffensive et gracieuse, fait-elle frémir le cœur de la femme la plus brave ? L'écho me répond. " Pourquoi ? " La crainte de la souris est une malédiction héréditaire, une faiblesse native, un destin fatal qu'il est inutile de combattre, un effroi stupide qui devrait nous faire honte mais qui est cependant une terreur vraiment excessive.... On ne peut se l'imaginer. Cette crainte peut, sans doute, être exagérée par des attaques hystériques ou par une série de cris perçants mais la vraie peur à faire frémir reste la même. Pourquoi ?

"Je me rappelle avoir lu une histoire à propos d'un cercle de femmes à forte tête qui donnaient une série de conférences sur les vertus féminines dans une vieille salle publique de village. Une d'entre elles, devant un jour faire une lecture sur la valeur, avait choisi pour illustrer son sujet, l'histoire de Jeanne d'Arc. Mais le soir arrivé et pendant que la dame dissertait sur la valeur de son sexe, une souris vint à traverser la scène et la conférencière et ses compagnes, les femmes fortes, de sauter sur leurs chaises en relevant leurs jupons d'une manière qui n'avait rien de pittoresques. Je maintiens cependant que la crainte de la souris n'eût rien à faire avec ce manque de bravoure et que Jeanne d'Arc, le cas échéant, eût agi de la même manière.

"Une souris dans la chambre de Marat aurait, je n'en doute pas, empêché Charlotte Corday d'accomplir son noir projet, et la queue d'une d'elles s'échappant à temps des moulures du chariot de Tullia, l'eût empêchée de fouler sous les roues le corps de son père. Je pourrais citer beaucoup de

cas où une souris eut pu changer l'histoire du monde. Qui douterait que Cléopâtre et les autres beautés égyptiennes ne vénéraient surtout le chat sacré que pour la guerre meurtrière qu'il livrait à l'objet de leur spéciale aversion. Chacun sait que si le chat a un faible, c'est pour une souris dodue et *puss* a peut-être pour cette raison conquis l'affection et la reconnaissance de notre sexe. On connaît l'histoire de cet exilé qui fut égayé dans sa prison par une souris, mais cet exilé était un homme ! La fable du lion délivré par des souris qui avaient rongé ses liens, nous est aussi familière, mais ici encore, c'était un lion et non une lionne ! Je crois vraiment qu'il y a antipathie réciproque.

"Presque toutes les femmes ont éprouvé cette impression. Vous êtes là assise seule, lisant, écrivant, peignant ou travaillant. Tout-à-coup, vous ressentez d'instinct une sorte d'horreur comme à l'approche d'un être nuisible, quoiqu'invisible. Vous levez les yeux. Vous voyez alors, glissant sans bruit sur le parquet, dans votre direction, une souris.... Elle s'arrête, elle vous fascine. Vous jetez votre livre, votre musique, votre aiguille, votre pinceau, n'importe quoi, mais vous ne bougez pas. Vous sentez votre sang se glacer dans vos veines, vos membres se paralysent ; votre cœur ne bat plus, la respiration cesse, un frisson parcourt vos membres. Dans votre imagination, il vous semble sentir la course légère de toute une armée de souris courant sur votre figure, sur vos mains et cherchant à se nicher dans votre chignon. Vous vous dressez sur vos pieds.... et puis.... bah ! les femmes prennent ces choses-là si diffidément ! Les femmes ont-elles peur des souris simplement parce que ce sentiment est inné chez elle ? Aucune raison plausible ne peut expliquer cette peur, et cependant le fait est là, et je me suis depuis longtemps résigné à croire que c'est un mal sans remède."

Voilà, mesdames. Où je me trompe fort ou cette correspondante est une *Gladstonienne* convaincue qui ne semble pas priser bien haut l'émancipation de notre race. Autrement, aurait-elle pu jamais se décider à mettre en relief ce point faible de notre nature, dans un siècle où l'élément féminin se fait fort de prouver que, s'il n'est pas supérieur à l'homme par l'intelligence, le génie, le courage, il en est au moins l'égal.



NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

(Suite)

Douzième partie.—Éloquence religieuse

L'éloquence religieuse est le plus beau titre de gloire du XVII^e siècle ; la France entière, par la bouche de ces grands orateurs dont les accents sublimes ont traversé les âges pour se faire entendre jusqu'à nous, donna à l'Europe l'exemple le plus éclatant de son attachement à la foi qu'avait embrassée le premier de ses rois, Clovis, méritant ainsi le surnom de "Fille aînée de l'Eglise."

La piété la plus vive et une conviction des plus énergiques règnent dans tous les sermons du XVII^e siècle ; on comprenait alors qu'en face de la dépravation et de la débauche de la cour et des familles nobles, il fallait opposer à ce torrent dévastateur une digue puissante ; la raison, qui régressait la poésie, trouva alors une place glorieuse, et c'est ainsi que nous voyons Bossuet, Bourdaloue, et même Massillon, que l'on a surnommé le Racine de l'éloquence, joindre à un style tantôt fleuri et abondant, tantôt concis et nerveux, toute la force du raisonnement, toute la puissance d'une logique irrésistible.

Les orateurs sacrés du XVII^e siècle sont nombreux ; parmi ceux qui ouvrirent la voie à des gé-

nies comme Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Fénelon et Fléchier, orateurs qui résumèrent toute la gloire de l'éloquence religieuse de cette époque, nous citerons entre autres : le Père Claude de la Colombe, le Père Cheminai, le Père LaRue et Mascaron.

Jacques Saurin dans la prédication protestante, trouva des accents pleins de force et acquit alors une grande réputation.

PÈRE CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE.—Cet orateur, quoique n'ayant pas le génie de Bossuet et de Massillon, eut la gloire de leur frayer la voie de l'éloquence.

Il naquit en 1641 et mourut en 1662.

Ses *Sermons* qui, presque tous furent donnés devant Jacques II, roi d'Angleterre, annoncent une piété des plus ardentes et dénotent une connaissance profonde des beautés de la langue française.

CHEMINAIS.—Le Père Cheminai, jésuite, naquit en 1652 et mourut en 1689.

Une imagination brillante, une phrase harmonieuse et abondante, un pathétique entraînant, un débit noble et chaleureux, telles sont les qualités dominantes de cet orateur.

LA RUE.—Le Père La Rue, jésuite, est né en 1642 et mourut en 1725.

Il est plus connu comme poète latin que comme orateur. Il a réussi cependant dans l'oraison funèbre, où il a prononcé entre autres celle de Bossuet.

Son *Pécheur mourant* et *Son Pécheur mort* sont ses deux meilleurs sermons ; on les considère à juste titre comme des chefs-d'œuvre.

Le Père La Rue essaya vainement de la tragédie et de la comédie.

De tous les orateurs du XVII^e siècle, ce prédicateur eut le meilleur débit.

MASCARON.—Jules Mascaron, né à Aix en 1634, a précédé Bossuet, comme Rotrou précéda Corneille.

Entré fort jeune à l'Oratoire, il en devint bientôt un des membres les plus brillants ; ses supérieurs l'envoyèrent prêcher en province où, par la persuasion et la chaleur de son éloquence, il convertit des milliers d'hérétiques à la religion catholique.

Sa réputation d'orateur étant parvenue jusqu'à Versailles, le roi le fit mander pour donner douze stations consécutives et pour le récompenser de ses éminents services, le nomma à l'évêché de Tulle et plus tard à celui d'Agen où il mourut regretté de tous ses diocésains en 1703.

Nous avons peu de sermons de lui, mais il n'est guère inférieur en ce genre à Fléchier. Son *oraison funèbre de Turenne* a surtout fait sa célébrité. On y admire un style nerveux, chatié et plein d'images, une pensée profonde et une grande richesse de termes ; cependant, il a conservé encore la rudesse du moyen-âge. Les mêmes défauts que nous trouvons dans Rotrou, nous les trouvons dans Mascaron.

"Mascaron, dit Thomas, est né avec plus de génie que de goût, plus d'esprit encore que de goût. Quelquefois son âme s'élève, mais soit le défaut du temps, soit le sien, quand il veut être grand il trouve rarement l'expression simple. Sa grandeur est plus dans les mots que dans les idées.... Son plus grand mérite est d'avoir eu la connaissance des hommes."



La raison est un phare à éclipses : ce n'est que par des intermittences de lumière et d'obscurité qu'elle nous sert de guide.—G.-M. VALTOUR.

Les médecins travaillent sans cesse à conserver notre santé, et les cuisiniers à la détruire ; mais les derniers sont les plus sûrs de leur fait.—Dr S. LACHAPELLE.

LES "POURQUOI?" D'UNE JEUNE FILLE

Que cela me rende rêveuse,
Voilà ce que je sais très bien,
Mais heureuse ou bien malheureuse...
En vérité, je n'en sais rien !
Je chante, je ris, je suis folle,
Et je cours comme un oiseau vole,
Puis, tout à coup, je ne sais quoi
M'opprime, qui n'est pas sans charmes
Et je me mets à fondre en larmes....
Pourquoi ?

C'est hier qu'à la dérobée,
Ainsi toute seule et tout bas,
Ma première larme est tombée....
Et cela ne s'arrête pas !
Tout le long du jour, je soupire
A me faire éclater de rire,
Et toute la nuit, en émoi,
Je fais et refais un rêve
Qui jamais, hélas ! ne s'achève....
Pourquoi ?

Parfois j'ai des torpeurs étranges ;
Je reste là, les yeux au ciel,
A regarder passer les anges,
Ce qui n'est pas bien naturel ;
Je suis vaguement inquiète,
Il me vient des mots de poète :
Espoir ! amour ! extase ! foi !
Et je me répète à moi-même]
Pendant des heures : " Je vous aime ! "
Pourquoi ?

Ah ! que je voudrais être belle !
Avoir vingt ans comme ma sœur !
On lui dit : " Vous " " Mademoiselle,"
Des choses pleines de douceur,
D'une voix qui m'est inconnue....
Mais moi, la dernière venue,
On me dit : " Petite " ou bien " Toi."
On m'embrasse sans prendre garde
Et personne ne me regarde....
Pourquoi ?

Encore, si j'étais malade !...
Etre malade est si joli !
On prend un petit air maussade ;
On va de sa chaise à son lit ;
Dans une longue robe blanche,
On se tient comme un lis qui penche ;
On est pâle !... tandis que moi
Je me porte bien, je suis rose....
Oh ! quelle insupportable chose !
Pourquoi ?

Mais se peut-il qu'on s'évertue
A pleurer ainsi dans les coins ?
On dit que le chagrin nous tue :
S'il me faisait maigrir au moins !
Et, tenez ! cela recommence !
Si ce n'est pas de la démence !
Mais, enfin, qu'est ce que j'ai ? quoi ?
Oh ! quel service il va me rendre
Le premier qui s'aura m'apprendre
Pourquoi ?

EDOUARD PAILLERON.



UN BAL DE FAUBOURG

(Suite et fin)



ES musiciens changent d'air
et de figures, en prennent
de plus conformes à la cir-
constance et commencent à
jouer le *mistigris*, le *rill* le
plus en vogue des cinq fau-
bourgs de Montréal.

Vous peindre l'agilité, la
souplesse et la grâce qu'y
mirent les deux jeunes gens
sersit difficile. Les petits airs
mutins de la danseuse, ses

faits simples, ses mines tour à tour dédaigneuses et
engageantes, ses jolis petits pieds que ne recouvrait
qu'un bas blanc) elle avait, comme les autres, ôté
ses souliers), sa taille dégagée, tout en elle justi-
fait parfaitement, même à mes yeux, l'admiration

dont elle était l'objet. Le danseur était un beau
garçon à favoris noirs très longs et les cheveux de
même ; les collets de sa chemise bleus s'abaissaient
gracieusement sur une cravate à nœud coulant, de
couleur rouge et noire. Il portait un pantalon
blanc retenu à la ceinture par une sangle de cuir
à patente, et était en chaussons. Il poursuivait sa
partenaire avec acharnement, lui tendant la main,
l'invitait à s'arrêter un instant, un petit instant,
toujours dansant, accordant et battant l'aile de
pigeon. C'était merveille, c'était charmant ; j'é-
tais enchanté. Alors je me pris à rire à part moi
de nos quadrilles, de nos valse, de notre polka
même, danses mesquines et sans animation aucune,
comparées avec un *rill* comme celui qui s'exécutait
sous mes yeux.

Nos danseurs venaient de commencer, et déjà
ils avaient la figure en feu ; ils s'animaient, s'ani-
maient toujours, et toujours montrant, dévelop-
pant de nouvelles grâces, improvisant de nouveaux
pas, de nouvelles figures.

J'étais assis, sur le bout d'un banc, près de So-
phie, que j'avais oubliée pendant l'action quand,
derrière moi, j'entendis :

— Tu t'en iras comme tu pourras, ma beauté.

L'enfant frémit de la tête aux pieds, mais ne
répondit rien.

C'était Jos qui lui donnait un avis préalable,
afin qu'elle n'en prétextât cause. Un mot de moi la
rassura. Elle avait tort, pourtant.

Après le *rill*, aussi gracieux qu'acharné, puis-
qu'il dura près de cinq minutes, le héros alla dépo-
ser son héroïne, à demi renversée dans ses bras,
sur le siège le plus près, au milieu des applaudis-
sements et de l'admiration de tous les assistants
émerveillés. Chacun les félicita, chacun souhaita
en pouvoir faire autant, et tout le monde, même
les demoiselles, allèrent à la table de Mlle Millie
prendre un verre à leur santé. Je me rendis à la
table comme les autres.

Mlle Millie avait été chercher une bouteille de
vin discrètement cachée dans une armoire, et
qu'elle avait mise en réserve pour les dames. Elle
me fit l'honneur de me verser le premier verre pour
Sophie, me disant que c'était du vin. J'y crus et
fis mieux que saint Thomas, j'y crus sans y goûter,
car la couleur ne le recommandait nullement. L'on
servit toutes les dames de ce nectar, et les hommes
s'emparèrent de la carafe au whisky. Je tends
mon verre, on verse sans ménagement. A peine
eussé-je porté cette maudite boisson à ma bouche
que je la rejetai aussitôt sur le plancher. C'était
tout bonnement du vitriol mêlé à de l'eau tiède,
le tout assaisonné de poivre rouge. J'avais déjà
bu quelque chose de semblable à la Pointe-aux-
Trembles et à Sainte-Scholastique, et j'avais immé-
diatement (pardonnez-moi le mot), j'avais immé-
diatement vomi à en rendre l'âme.

Ces messieurs n'avaient probablement pas été
informés de ce qui m'était arrivé ; ils m'auraient
sans doute pardonné ; car ils se formalisèrent au
dernier point de ce que j'avais fait une grimace de
dédain en rejetant le contenu par terre. J'enten-
dais chuchoter de tous côtés :

— C'est quelque sauteur de comptoir, quelqu'ai-
greffin, et ça fait le dégoûté, le difficile.

D'autres soutenaient que j'étais quelque clerc-
notaire, tout dernièrement échappé du collège.
Chacun me jetait son mot, son épithète par la
tête, et je n'entendais de toute part que s....
aigrefin, s.... sauteur de comptoir, s.... clerc-
notaire, et maintes autres injures de ce genre. On
semblait avoir oublié tout le reste pour m'insul-
ter et m'injurier, cependant ils parlaient, criaient
sans me regarder, et sans s'adresser encore direc-
tement à moi.

Je commençais à croire qu'il était prudent de
me retirer du bal, quand Sophie vient me dire que
Jos voulait tout simplement me faire passer par
la fenêtre, que je ferais bien de m'en aller tout de
suite, et qu'elle aussi s'en allait avec moi. Je suis
sans me faire prier ce conseil, il n'y avait pas
moyen de faire l'entêté avec une douzaine de
jeunes gens dont chacun pouvait en faire deux
comme moi. Sophie donc, met son châle et son
chapeau, je salue Mlle Millie, la remercie de ses
politesses, et nous nous dirigeons vers la porte qui
était encombrée de monde. Ce fut avec toutes

les peines imaginables que je me pus frayer un
passage.

J'étais à peine à un arpent de la maison, lorsque
j'entends quelqu'un courir derrière nous. C'était
le jeune frère de Sophie qui se trouvait dans la
foule à la porte et qui venait me prévenir que
Jos venait de dire par la fenêtre qu'il fallait me
donner une *rince*.

— Sauvez-vous, dit-il, j'irai reconduire Sophie
chez maman.

Ces mots étaient à peine prononcés que j'en-
tends les cris de :

— A bas l'aigrefin, à bas le clerc-notaire, à bas
l'espèce de monsieur !

Les juréments et les imprécautions m'arrivaient
encore tout chauds dans les oreilles. Je pars à
toutes jambes sans dire bonsoir à Sophie, je n'en
avais pas le temps.

Les enragés couraient d'une force décourageante ;
je me retourne, ils arrivaient. J'aperçois une porte
de cour entr'ouverte, je m'y jette à corps perdu,
vas me frapper la tête sur la barre qui sert à
joindre les deux battants ; qu'importe, je laisse là
mon chapeau et gagne dans le fond de la cour. Ils
m'avaient vu entrer, j'en étais sûr ; il faisait un
clair de lune affreux. Je m'enfonçais dans un petit
bâtiment par un trou d'un pied carré au plus.
Deux de ces animaux dont la chair répugne tant
aux enfants d'Israël m'accueillirent par des grog-
nements que je ne puis traduire littéralement en
français, mais qui me semblèrent exprimer un mé-
contentement formel. J'avais autre chose que de
m'informer si la chose leur agréait ou non. Aussi
n'en fis-je nul cas, et allai-je me blottir dans un
quart à pois à peu près vide qui se trouvait dans
le coin de l'appartement (vous donnerez à ce loge-
ment *pro tempore*, tout autre nom qui vous plaira).

Je venais de me jeter dans le quart, tout en
laissant un notable morceau de la partie foncière
de mon pantalon après un malheureux clou qui
semblait se trouver au bord du quart tout exprès
pour seconder mes ennemis acharnés, lorsque ces
derniers arrivèrent dans la cour en sacrant, jurant
et tempétant, criant :

— Où est-il ? où est-il ? qu'on le bûche, qu'on
l'écrapoutisse, qu'on le désosse, le pendard, le
gueux ! Ah ! tu fais le difficile, l'écoeuré ! Ah !
tu viens nous vomir à la face, prendre des petits
airs dédaigneux !... Tu veux te marquer de nous
autres... Eh bien, rira bien qui rira le dernier.

Et puis ils cherchaient, cherchaient partout,
dans tous les coins et recoins de la cour, dans la
remise, dans l'écurie ; mais ils ne s'avisèrent pas
de deviner où j'étais.

Je leur avais sans doute paru trop dédaigneux
pour qu'ils me crussent, en compagnie de mes deux
hôtes, qui mêlaient leurs grognements à leurs cris,
et paraissaient aussi indignés qu'eux à cause du
service forcé qu'ils me rendaient. La haine de mes
compagnons venait-elle de la crainte qu'ils avaient
que je m'emparasse du reste de pois qui se trou-
vait au fond du quart, ou de tout autre motif ?
C'est ce que je n'ai jamais pu m'expliquer.

Cependant, un de la troupe eut le bon esprit de
croire que j'avais sauté dans le champ qui se trou-
vait derrière la propriété où j'étais. Tous saisirent
cette idée et sautèrent dans le champ, espérant de
m'y trouver.

Peu à peu, le bruit s'apaisa, et je finis bientôt
par ne plus entendre dans le lointain que des frag-
ments de juréments qui n'arrivaient qu'à peine à
mes oreilles inquiètes.

J'allais sortir de l'appartement, quand j'entends
le propriétaire du lieu, se plaignant en termes éner-
giques aux personnes qui s'étaient rassemblées à la
porte de la cour, où j'avais laissé mon chapeau, de
ce que je m'étais permis de pénétrer sur son ter-
rain, et qui disait que je méritais bien qu'on me
rossât de la bonne manière pour la peur que lui
avait causée tout ce tintamarre. Je conclus donc
qu'il n'était pas encore temps de me montrer et
que je devais laisser appaiser cet homme, envers
lequel enfin je n'avais aucun tort, car il ne savait
pas même de quoi l'on m'accusait.

En attendant que la colère du propriétaire se
passa, je me pris à réfléchir à ma présente situa-
tion et je trouvai qu'enfin je n'avais pas pire des-
tin qu'un ancien philosophe qui avait passé une
partie de sa vie dans un tonneau. Je pensai à

Mathusalem qui n'avait jamais voulu (si l'on en croit une chronique tant soit peu vieille), se bâtir de maison et avait toujours vécu sous une cuvette, vu la brièveté de la vie, disait-il. Je me comparai à ces gens-là et finis par dire qu'enfin puisqu'ils avaient vécu si longtemps, l'un sous une cuvette et l'autre dans un tonneau, (j'acceptais sans difficulté l'invention des cuvettes et des tonneaux même de leur temps), je pouvais bien rester quelques heures dans un quart. Il y aurait pourtant eu une matière à différence, mais je n'y songeai pas dans le temps, c'est que les susdits tonneau et cuvette devaient être situés dans quelque vallon ou sur quelque côteau où l'air était pur et serein, au lieu que mon quart ne jouissait pas du même avantage ; mais on s'habitue si vite à toute chose, au malheur comme au bonheur.

Je fis une infinité d'autres réflexions, toutes sensées et très morales, je pensai à la courte durée du temps, aux vicissitudes des choses humaines, au hasard ou plutôt à la Providence qui fait qu'on ne peut pas même dire en se levant où l'on couchera le soir, etc., etc., et, chose étrange, il paraît que je m'endormis en réfléchissant, car je ne m'éveillai que vers quatre heures du matin, au bruit que faisaient mes hôtes en recevant leur déjeuner.

Il faisait grand jour ; je voulus me lever sur mon séant, mais impossible, j'avais les membres trop engourdis. J'appelle celui qui servait mes compagnons afin qu'il vienne à mon secours ; celui-ci, un peu étonné, me demande qui je suis et et comment je me trouve là. Je lui dis en peu de mots mon affaire, il vient à moi par une petite porte que je n'avais pas vue et me tire, non sans peine, de l'état déplorable où je me trouvais. Il m'amène à la maison, où le maître, de meilleure humeur que la veille, me fit toutes sortes de politesses, s'excusant de sa cruauté dure et inhumaine à mon égard, ainsi qu'il l'avoua lui-même. Il voulut me retenir à déjeuner, mais je n'acceptai pas et le priai seulement de me prêter un chapeau et un pantalon pour me rendre décemment jusque chez moi.

Il le fit avec la meilleure grâce du monde, ce qui n'empêchait pas que le chapeau fut une tuque, et que le pantalon me faisait deux fois le tour du corps.

Je saluai et m'acheminai vers ma demeure, où l'on ne me reçut comme moi que sur parole d'honneur ; tant une nuit passée dans un quart peut apporter de changement dans une figure humaine.

Voilà comment j'appris ce que c'était qu'un bal de faubourg.

Alph. Pitras

MAISON OU EST NÉE MME ALBANI

(Voir gravure)

Nous publions aujourd'hui une gravure qui met sous les yeux de nos lecteurs la maison où est née notre illustre compatriote, Mme Albani. C'est la reproduction bien fidèle d'une jolie petite toile due au pinceau de M. Georges Delfosse, jeune artiste, qui est possesseur d'un beau talent pour la peinture. Ce peintre, qui n'a guère dépassé la vingtième année, est un travailleur infatigable, ne craignant pas la critique mais allant, au contraire, au devant d'elle, car il sait que c'est par elle qu'il atteindra la faite de l'art.

Nous avons vu ce tableau avant qu'il fut envoyé à Londres, car il a été offert à Mme Albani, et nous sommes heureux de dire qu'il est habilement brossé. Le coloris en est aussi excellent.

Cette humble maison, ombragée par des lilas et s'élevant au milieu des fleurs, qui devait être le berceau de la célèbre cantatrice, n'existe plus depuis plusieurs années. L'artiste, pour la reproduire, à dû suivre les indications et les renseignements de M. J.-O. Dion, l'antiquaire bien connu.

Grâce à MM. Delfosse et Dion, Mme Albani aura le bonheur de revoir les lieux où s'écoulèrent les jours heureux de son enfance, bonheur que nous voulons faire partager aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ.—G.-A. D.



Si le pourvoi en grâce de l'anarchiste Vaillant est rejeté, il sera guillotiné le 5 février prochain, place de la Roquette, à Paris.

* *

M. l'abbé Bourque, ancien vicaire à Sorel, puis curé des paroisses de Sainte-Pudentienne, Notre-Dame de Richelieu et la Présentation, est décédé à Saint-Hyacinthe.

* *

Mgr J.-B. Proulx, vice-recteur de l'Université Laval, est dangereusement malade. Il a reçu, la semaine dernière, la visite de Mgr Emard, évêque de Valleyfield.

* *

Si Charles Dickens disait aux Communes anglaises l'autre jour : " Vous croyez que la Grande-Bretagne est populaire à l'étranger, eh bien ! vous vous trompez. Il n'y a pas de grande puissance dans le monde qui soit détestée à l'égal de l'Angleterre."

* *

Le procès des jeunes Mercier, Pelland et de Martigny est terminé : sentence : \$25 d'amende pour chacun des accusés. Ceux-ci peuvent s'estimer heureux d'en être quittes à si bon marché, grâce à leur âge et à la folie de leur conduite. Espérons que la leçon suffira à qui serait tenté de les imiter.

* *

Le pape a conféré le titre de protonotaire apostolique à M. l'abbé Lafamme, M. A., M. T., M. R. S. C., recteur de l'Université-Laval, lequel est un membre très distingué du clergé catholique de cette province, et est considéré comme l'un des hommes les plus instruits dans les sciences au Canada.

* *

Les élections municipales de cette ville promettent d'être riches en émotions. Candidats et électeurs font de tous côtés des efforts multipliés. Qui sera le prochain maire de Montréal, M. Villeneuve ou M. McShane ? Pour nous, qui n'avons point de couleur politique, nous ne pouvons que souhaiter de tout cœur que ce soit un Canadien-Français qui obtienne les suffrages du peuple.

* *

On annonce la mort, arrivée en Angleterre, de sir Andrew Clarke, qui a laissé plus d'un million, amassé en pratiquant la médecine.

Il lui a fallu évidemment beaucoup de temps, de patience et... de patients, pour arriver à ce joli chiffre.

* *

On annonce également la mort de M. Waddington, ambassadeur de France en Angleterre. Il naquit à Paris, de parents anglais, le 11 décembre 1826. Il fut d'abord ministre de l'instruction publique (1871), sénateur (1876), ministre des affaires étrangères (1877), sous les présidents MacMahon et Grévy. Il fut ensuite en 1879, nommé président du conseil d'Etat et fut ensuite remplacé par M. de Freycinet. Enfin, en 1883, il fut créé ambassadeur de France en Angleterre, et conserva pendant dix ans cette haute et délicate position. Comme on le voit M. Waddington a fourni une carrière diplomatique des mieux remplies ; c'était un des hommes d'Etat les plus distingués de notre époque.

La petite république d'Andorre, dans les Pyrénées, a voulu se payer le luxe d'acheter un énorme canon Krupp. C'était son droit, et personne, jusqu'ici, n'a le droit d'y fourrer son nez. Seulement (il y a un seulement), le sort veut qu'elle soit incapable de s'en servir !... En effet, vu le peu d'étendue du territoire de ce petit Etat, le boulet qui sortirait de la gueule du monstre d'acier irait inévitablement tomber soit en France, soit en Espagne, ce qui, d'après le droit international, équivaldrait à une déclaration de guerre !... Morale : il ne faut pas que les enfants s'amuse avec les canons Krupp !...

* *

Une charmante soirée dramatique et musicale a eu lieu lundi, le 15 janvier courant, à la salle Saint-Pierre. Cette soirée était donnée par les dames et les demoiselles, au bénéfice du bazar des pauvres dont l'ouverture a eu lieu le 22 janvier courant, à la salle d'Asile Saint-Vincent de Paul.

Le programme était long et varié, et les exécutantes nombreuses. Parmi ces dernières, nous mentionnerons Mme Bélanger, directrice, qui a su si bien rendre les morceaux de chant et les rôles qu'elle s'était imposés, et à laquelle on présenta un joli bouquet ; Mlles Desmarais et Martin firent de très bonne musique ; Mlle Lavigne, dans *Les Meuniers*, Mme Pepin, dans un solo de chant intitulé : *Perdus dans les bois*, et Mlle A. Bisliè, dans *La Doctoresse*, surent captiver l'intérêt de l'auditoire. *Le Marché aux Rosses*, opérette en un acte, a été fort goûté, Mlle P. Desormeau, s'est montrée très gracieuse dans son rôle de Verveine, Mlles A. Martel et M. L. Charpentier ont aussi joué leur rôle d'une manière très satisfaisante. Le concours de Mme C. Beaudoin, de Sherbrooke, n'a pas peu contribué au succès de la soirée, car chacun de ses solos qu'il nous fut donné d'entendre fut bissé. Le programme se termina par un chœur de chant, *Miserere*, dont Mmes Bélanger et Bélière ont rendu les solos avec talent.

Ne pouvant mentionner toutes les dames qui ont participé à cette fête de charité, elles nous permettrons de les remercier toutes ensemble, au nom des pauvres, de leur bienveillant concours.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—Mlle H. T.,—Ottawa.—Votre dernier article a été accepté et paraîtra prochainement.

F. X. S. T., junior, Chute Montmorency.—Reçu vos traductions qui seront publiées aussitôt que possible.

L. de M., Montréal.—Envoyez-nous ce que vous nous proposez. Quant au conte de Noël, il est un peu tard.

Gisèle, Ottawa.—Votre dernier morceau paraîtra incessamment.

R. R. Ottawa.—Vos "Etrennes" seront livrées à l'impression aussitôt que nous aurons écoulé la matière déjà reçue. Envoyez illustrations, si possible : c'est toujours plus attrayant pour le lecteur.

NOTES ET IMPRESSIONS

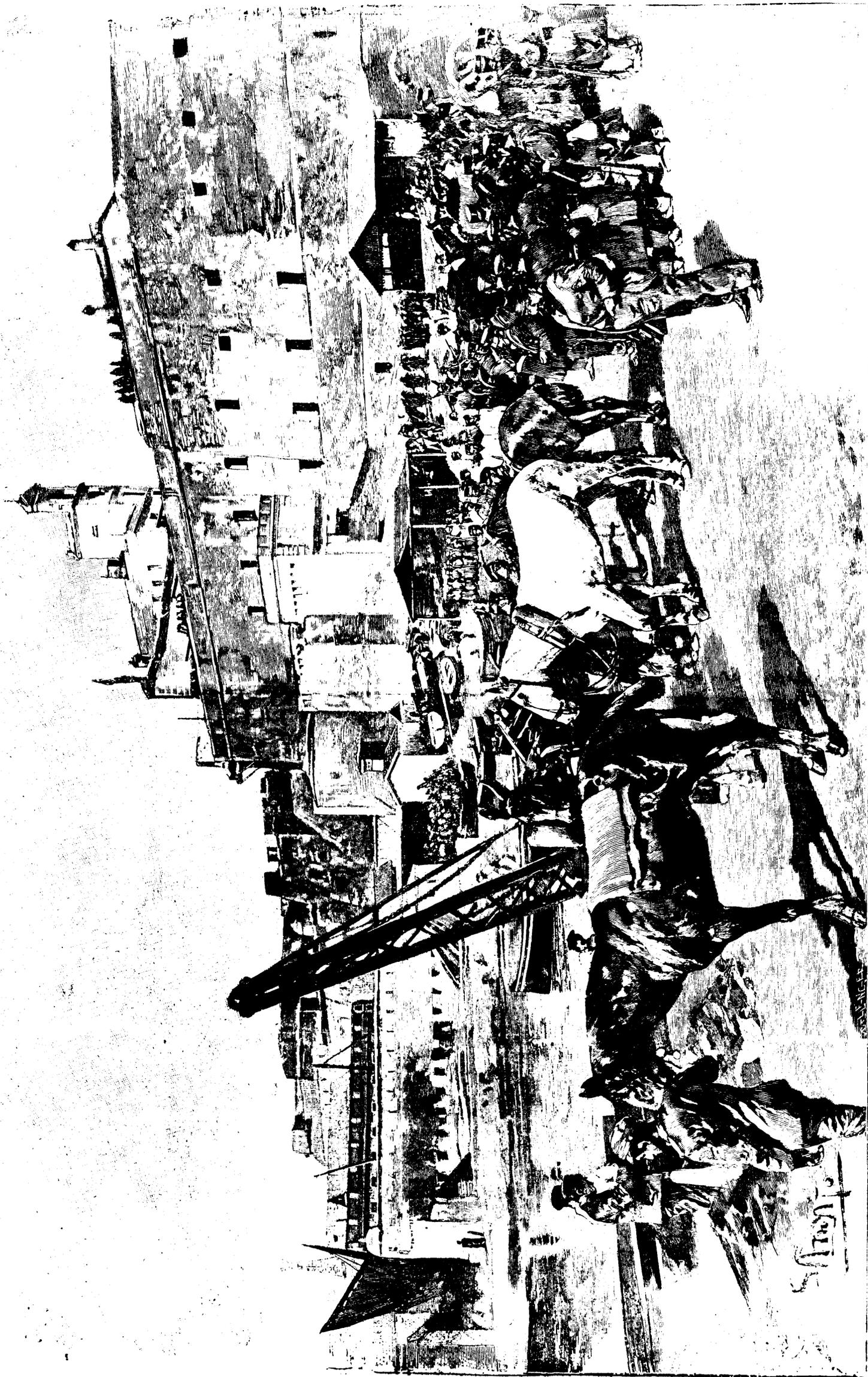
L'infini est le pôle qui tourmente la pensée.—ALBERT FERLAND.

Au plaisir d'adorer les femmes, on joint celui de leur dire des injures.—VALBERT.

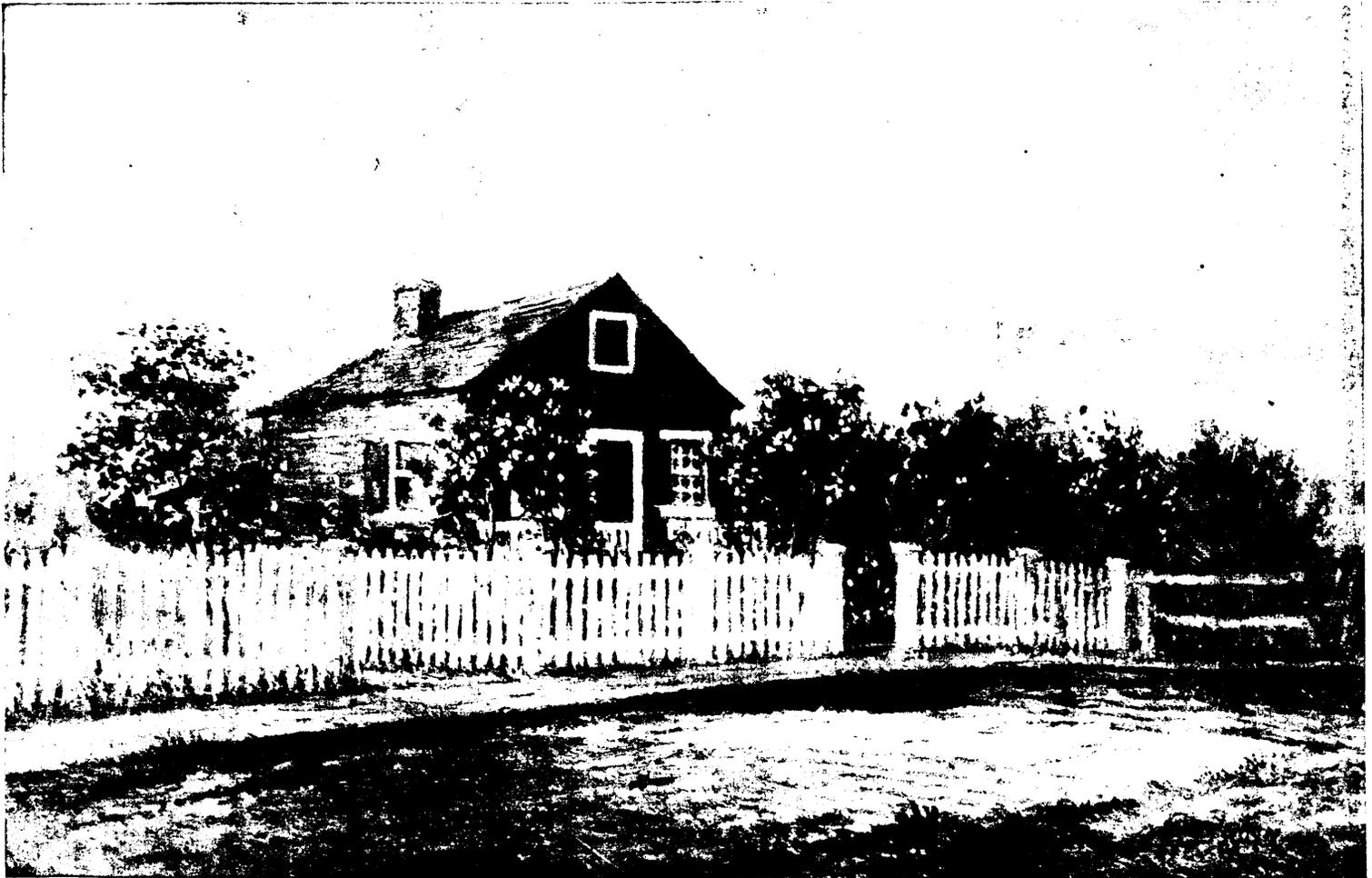
Le peuple libre qui se met à tyranniser est cent fois plus injuste que le despote absolu, car sa violence se porte pour ainsi dire par chaque individu du peuple opprimant sur chaque individu du peuple opprimé, toujours face à face avec lui.—F.-X. GARNEAU.

NOS PRIMES

La liste des réclamants pour les primes du mois de décembre paraîtra la semaine prochaine.



L'ESPAGNE AU MAROC.—DÉBARQUEMENT D'UN CORPS DE TROUPES ESPAGNOLES DANS LE PORT DE MELILLA



CANADA.—MAISON OU EST NÉE, MME ALBANI, A CHAMBLY

Photo J. N. Laprés



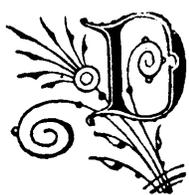
CANADA.—LA CHASSE AU CARIBOU

Une chasse au tigre



Il s'assit crânement devant le caporal — (Page 465, col. 1

SOUVENIRS DU TONKIN



De Hai-Duong j'étais monté à Hanoi par le Thai-Binh et le canal des Rapides ; mais la "vie de café" de la capitale tonkinoise m'ennuya bien vite au point que je courus passer quelques jours à Quan-Yen, auprès d'un mien parent, le

lieutenant D***

Je redescendis d'abord à Haiphong par le fleuve Rouge, le canal des Bamboos et le Song-tong-bac ; puis, au bout de deux heures de navigation sur la vaste nappe du Cua-nam-trieu, le vapeur arriva en vue de Quan-Yen. A quelques encablures du débarcadère, la machine de la *Luciole* stoppa subitement et notre chaloupe, devenue silencieuse par l'arrêt de l'hélice, continua sa glissade vertigineuse au gré du courant ; puis, quittant le milieu du fleuve, elle se rapprocha de la rive où une cohue de coolies encombra l'appontement. Mais, à cette époque des hautes eaux, le flot est trop rapide et la *Luciole* dut renoncer à accoster à la descente. Elle dépassa l'appontement, pivota rapidement sur son avant et, mettant de nouveau sa machine en mouvement, elle remonta doucement pour s'amarrer face au courant.

A peine la passerelle était-elle jetée que D*** se trouvait devant moi sur le pont du bateau ; il m'entraîna aussitôt à terre, s'ouvrant à coups de cravache un passage dans la foule, et nous nous dirigeâmes vers le camp de Van-Méou.

"Comment te trouves-tu ici ? lui demandai-je

en haletant, car nous marchions sur un sable brûlant et épais.

C'est un trou, mon cher, me répondit D*** ; je m'ennuie à vingt francs l'heure. A part la promenade quotidienne à l'hôpital que tu aperçois sur cette colline, pas une distraction pour la petite garnison d'ici !... Je chasse au tigre, faute de pirates, car les environs paraissent pacifiés, depuis quelque temps. Cette nuit tu m'accompagneras dans la forêt de Yen-try où j'ai fait planter un *mirador* pour essayer de tuer un félin."

Tout à la joie de la partie promise, je franchis, sans plus souffler, les deux kilomètres qui séparent le fleuve du camp. Pour arriver au fort nous longeâmes un chapelet de chaumières échelonnées au bord de l'unique rue bossuée par le sable. C'est tout ce qui reste de l'ancien port des rois Gia-long ruiné par la reculade de la mer ; encore en 1865, Quand-Yen était un marché assez important, mais dans ce pays les villes déperissent comme elles ont crû, c'est-à-dire subitement.

Nous jetâmes un coup d'œil dans l'ancienne citadelle transformée en asile de blessés et de malades. Très heureusement situé sur une hauteur où il reçoit l'haleine vivifiante de la mer. Ce sanatorium central de nos troupes s'abrite dans des jardins féériques, sous des ombrages simpénétrables, les terrasses, les portiques, les balustrades blanches et les escaliers monumentaux jouent coquettement à cache-cache parmi la verdure sombre.

A Quan-Yen, ce n'est plus la nappe verte du Delta ; ce n'est pas non plus encore la zone touffue des montagnes, mais une région intermédiaire, tourmentée capricieusement par des aspérités calcaires et mouchetée de bosquets.

Le camp de Van-Mérou me parut bien mériter son nom qui veut dire : *Dix mille pagodes*. Le mameion est criblé d'anciennes petites chapelles bouddhiques et d'arcs de pierre qui se détachent en blanc sur le gazon, comme les ruines d'un forum.

Je fis compliment à D*** du luxueux bâtiment européen qu'il habitait seul et qui pourrait loger tous les officiers d'un bataillon. Ce bâtiment a coûté des sommes énormes, le cyclone l'ayant renversé trois fois à mesure qu'on le reconstruisait ; on m'a dit que le capitaine du génie chargé des travaux, s'était brûlé la cervelle de désespoir. Le vitrage abondant, ce luxe totalement inconnu dans la plupart des postes du Tonkin, contribue beaucoup à enrichir l'aspect des vastes pavillons d'où j'admiraï longuement la vue des montagnes lointaines de la baie d'Along. Les chaînes de l'horizon nous entouraient de leur profil déchiqueté, comme si nous nous trouvions au centre d'un ruban de scie ployé en cercle.

Je ne voulais d'abord pas croire que les tigres venaient rôder pendant la nuit jusque sous l'enceinte du fort. Ils y viennent si bien que l'année précédente un factionnaire fut enlevé ; le terrible félin avait été si habile et si prompt qu'aucune des sentinelles voisines ne l'entendit franchir la palissade, ni la refranchir avec sa victime dans la gueule. Tout dernièrement encore, pendant la sieste du midi, un enfant venait d'être dévoré dans la rue même du village.

"Il ne faudrait pas s'égarer la nuit sans torche à cent mètres d'ici, me dit D***, et vous n'y feriez pas aller un Annamite seul pour tout l'or du monde. L'indigène a une frayeur superstitieuse du formidable fauve qu'il appelle *le seigneur tigre*. Le seigneur tigre est pour lui une divinité maléficiente, l'enveloppe d'une âme d'ancêtre mécontent qui jette des sortilèges. Une fois la bête morte, par exemple, plus rien à redouter ; l'âme furieuse est partie définitivement. Alors on mange la chair, qui se débite dans les marchés ; on gratte les griffes, pour en composer une panacée efficace contre toutes les maladies physiques et morales."

Après souper, comme il fallait attendre minuit pour la chasse projetée, nous allâmes au bout de la rue chez une vieille débitante indigène ; quatre tirailleurs nous escortaient avec des flambeaux, car le feu est la meilleure protection contre les fauves. On nous introduisit dans l'arrière-boutique de la mère Kam Ky. Là, des femmes en guenilles, des enfants presque nus, s'agitaient, confusément accroupis dans la demi-obscurité enfumée des lampes de coco. Tout le monde se leva quand nous entrâmes et la cérémonie religieuse, interrompue par notre arrivée, reprit son cours quand nous fûmes assis.

Un vieux bonze alluma des bois de senteur sur une table chargée de bouddhas ventrus et de mets de toute sorte. Cet appareil avait pour but de réjouir l'âme d'un fils de la vieille Kan Ky, mort depuis fort longtemps. On désirait savoir du défunt lui-même sa situation actuelle, l'avenir des parents survivants et les moyens de s'enrichir.

Après une foule de prosternations jusqu'à terre, le bonze s'agenouilla devant deux adolescents auxquels il bande les yeux ; puis il exécute sous leur nez toutes les mômeries des magnétiseurs. Entre temps, la mère Kam-Ky apporte aux deux oracles un verre d'eau-de-vie de riz ; bientôt l'un des adolescents tombe en catalepsie, et comme il ne peut plus servir à l'invocation, on le relègue dans un coin. L'autre, moitié ivre, moitié endormi, se démente comme dans un cauchemar et lance des phrases incohérentes qui sont précisément les paroles du défunt dont il faut deviner le sens. La mère Kam-Ky prend si bien au sérieux l'expérience, qu'elle nous fait signe de ne pas rire trop fort parce que cela irriterait le mort. L'oracle demande sans cesse de l'eau de-vie, qu'il repousse quand il s'aperçoit qu'on y a mêlé de l'eau. Il veut aussi de l'argent, et le bonze déchire des papiers dorés afin que Bouddha les escompte au défunt en bonnes pièces de monnaie.

Comme la cérémonie menaçait d'être aussi longue que peu variée, nous sortîmes pour aspirer l'air infiniment plus pur du dehors et rentrâmes à Van-Méou où nous attendait l'escorte de chasse. De là, nous partîmes à la queue-leu-leu pour la forêt.

Dix tirailleurs armés nous précédaient avec des torches ; l'un d'eux portait un petit chien. Il

faisait noir comme dans un four ; dans les nuits claires, le fauve ne vient pas au piège. Nous devions arriver à dix heures au lieu de l'affût, c'est-à-dire deux heures avant l'arrivée du tigre dans la région, de sorte que l'escorte avait le temps de se retirer après nous avoir conduits au mirador, sans donner l'éveil au malin fauve. C'est vers minuit que le seigneur tigre apparaît généralement aux environs de Quan-Yen, parce qu'il ne quitte qu'à la chute du jour ses repaires fort éloignés sur les montagnes. Néanmoins, le long des sentiers, dans les ravins obscurs, je m'imaginai à chaque pas voir darder sous les bananiers et les banyans les yeux du féroce gibier.

Nous arrivâmes dans une clairière choisie pour l'affût. Là, avait été dressé un grand mât au sommet duquel s'étalait une plate-forme en manière de hune. Une échelle de corde pendait. Je montai le premier, D*** me suivit et hissa l'échelle. Un milicien suspendit le petit chien à une ficelle, au-dessous de nous, et la pauvre bête se mit à hurler de douleur, ne se doutant pas que ses plaintes avaient précisément pour but d'appeler le fauve. L'escorte se retira, nous laissant seuls, silencieux, couchés à plat ventre à quatre mètres en l'air.

Nous nous tîmes ainsi longtemps, l'oreille au guet et nous crevant les yeux à distinguer quelque chose dans l'obscurité. Des fausses alertes soutinrent notre attention dans le silence interrompu par les seuls gémissements du roquet, et plusieurs fois nous allongâmes inutilement le cou hors de la plate-forme pour écouter. . . .

J'allais m'assoupir quand le chien cessa d'aboyer ; c'était le signal qu'il venait de sentir la proximité du tigre. La terreur l'immobilisait.

— Attention et ne parle pas ! fit D***. Puis il ajouta à voix très basse : J'entends le halètement ! . . . le bruit se rapproche ! . . .

Le feuillage, secoué par la brise, se mit à bruiser légèrement.

Nous attendîmes quelques minutes qui nous parurent des heures ; rien ne vint. Alors mon compagnon, pris d'un soupçon soudain, alluma un papier qu'il laissa tomber au pied du mirador. A cette lueur, l'humiliante réalité nous apparut.

— Tonnerre ! s'écria le lieutenant, le gremlin est venu happer le petit chien à notre barbe sans que nous y vissions rien !

Je n'en revenais pas. Toute la clairière avait été jonchée exprès de fagots secs, et nous n'avions pas entendu le moindre craquement sous les pattes de l'animal. Il fallait en prendre son parti : l'affaire était irrévocablement manquée, le tigre ne revenant jamais au point où il a trouvé sa pâture. Harassés de fatigue, nous nous endormîmes sur notre couche aérienne.

Il faisait à peine jour quand l'escorte vint nous chercher. Elle était commandée par un tout jeune caporal d'infanterie de marine, qui parut prendre une grande part à notre mécontentement.

— Si, mon lieutenant, disait-il avec son accent marseillais, avait voulu me garder avec lui, je crois que j'aurais tué la bête, car j'ai une vue perçante, et, grâce à mon sang-froid, je ne rate jamais mon coup. J'ai juré à ma bonne amie de lui rapporter une peau de tigre.

Nous reprîmes la direction de Van-Méou. D*** laissait l'escorte nous précéder à plus de deux cents mètres, avec le caporal en tête, tandis que nous devisions sur les manœuvres du fauve que nous croyions rentré dans son repaire depuis l'aube.

C'était une erreur. Brusquement, à un coude du ravin, un cerf traversa le sentier. Un tigre énorme qui le poursuivait, sauta à sa suite au milieu de notre chemin ; mais, ayant aperçu le détachement, il s'assit crânement sur ses pattes de derrière et regarda fixement le caporal qui se trouvait à vingt pas de lui.

— Ne bougeons pas ! fit vivement D***, en me saisissant par le bras ; au moindre mouvement, la bête se précipiterait sur le caporal, et nous sommes trop éloignés pour tirer à coup sûr. Le caporal seul doit faire feu !

Mais celui-ci n'y songeait pas. Glacé d'effroi, il paraissait une statue. Deux mortelles minutes, nous restâmes tous les treize sans mouvement, sans respirer presque, échelonnés le long du chemin descendant.

Soudain l'animal terrible bondit de côté dans les

bois et reprit la poursuite du cerf. Revenus de notre stupeur, nous essayâmes une battue, mais le tigre était loin déjà à la suite de sa proie.

— Caporal, dit D***, tandis que nous restions au camp, vous avez un peu trop de sang-froid, et votre bonne amie risque fort de se contenter d'un tapis de laine pour sa descente de lit !

MÉHIER DE MATHUISIEULX.

LE SAINT-VIATIQUE AUX MALADES

Nous détachons le passage ci-dessous d'une lettre du révérend P. Brunette, datée de Ica, Pérou :

Une chose m'a surtout frappé pendant mon séjour ici, c'est la manière solennelle et imposante avec laquelle on porte le Saint-Viatique aux malades. J'ai été deux fois témoin de ce spectacle qui m'a profondément impressionné.

A huit heures, un soir, j'entends le son des cloches de l'église des Descalzos, puis, un instant après, des airs de musique religieuse et les tintements argentins d'une multitude de clochettes. J'interroge et l'on me répond que c'est *El Santísimo* que l'on porte à un malade.

Bientôt la procession débouche dans la rue. Plus de cinq cents personnes, la plupart des hommes, portant un cierge allumé et marchant en silence sur deux rangs, accompagnaient le Saint-Viatique, abrité sous un dais magnifique, qu'entourait un nombreux clergé et précédé d'une multitude d'enfants de chœur tenant des encensoirs ou portant de riches fanaux de différentes couleurs. Une troupe de musiciens fermaient la marche. La procession, après avoir défilé devant ma porte, en chantant des hymnes ou en récitant le chapelet, s'arrêta à quelque distance devant une maison d'assez belle apparence où se trouvait le malade.

Au moment de la communion, de nombreux pétards, complètement indispensables de toute fête au Pérou, crépitaient et mêlaient leur bruit au son des clochettes et à ceux de la fanfare qui faisait entendre son air le plus bruyant. Puis on revenait à l'église en décrivant un long circuit, dans le même ordre et avec les mêmes cérémonies. C'est très beau et très touchant.

Une population qui rend de pareils honneurs au Saint Sacrement est une population profondément religieuse que bon le Dieu ne peut pas ne pas bénir. Ce sont de grands actes de foi qui portent avec eux leur récompense.

Dans tout le Pérou, du reste, et je crois dans tous les pays de langue espagnole, on a conservé l'habitude de porter solennellement la communion aux malades. Pendant le temps pascal, on le fait le dimanche de la Quasimodo. Les malades sont visités et préparés pendant la semaine qui suit la fête de Pâques et le dimanche *in Albis* devient une véritable Fête-Dieu où les rues sont ornées et pavisées aussi richement que possible, et le Saint-Sacrement porté et accompagné avec autant de pompe.

Plaise à Dieu que ces touchantes manifestations ne disparaissent jamais du milieu de cette catholique population du Pérou !

LA DERNIÈRE NUIT DE L'ANNÉE

(Traduit de l'Allemand)

Le dernier jour de l'année, à minuit, un vieillard était à sa fenêtre, regardant avec désespoir le ciel immobile et éternellement jeune, tantôt la terre silencieuse et blanche sur laquelle personne n'est aussi malheureux que lui. Sa tombe était là, à ces côtés, couverte, non de riantes fleurs de l'enfance, mais du manteau de neige de la vieillesse ; et il se trouvait n'avoir rapporté d'une vie riche des dons du ciel que des erreurs et des infirmités, un corps flétri, une âme corrompue, un cœur empoisonné et une vieillesse repentante.

Les belles journées de sa jeunesse passaient en ce moment devant lui comme des fantômes et le ramenaient à cette charmante matinée où son père, pour la première fois, l'avait placé sur le chemin

de la vie, chemin fatal qui se partage en deux sentiers, dont l'un, celui qui est à sa droite, éclairé d'une lumière divine, conduit au séjour de la vertu, pays paisible, rempli de moissons, d'anges et de rayons éblouissants, et dont l'autre, celui qui est à gauche, va se perdre, après mille détours, dans un antre noir, rempli de spectres, de vapeurs infectes et malfaisants.

Hélas ! les serpents s'attachaient à son cœur et il ne savait pas dans quel lieu il se trouvait. Il s'écriait avec un inexprimable accent de douleur et de repentir : " O ciel ! rends-moi ma jeunesse ! ô mon père ! place-moi de nouveau sur la route de la vie et que je fasse un autre choix ! "

Mais depuis longtemps son père et sa jeunesse n'étaient plus. Il vit des feux follets danser sur des marais et aller s'étendre au milieu du cimetière : " Voilà mes folies," dit-il. Il vit une étoile se détacher du ciel, briller encore dans sa chute et se briser contre la terre. " C'est moi ! " dit son cœur saignant. . . . Et les dents du remords s'enfonçaient encore plus avant dans ses blessures. . . .

Son imagination éveillée lui montrait sur les toits des fantômes. D'un côté, un moulin à vent levait d'un air menaçant ses bras gigantesques pour l'écraser, de l'autre un cadavre oublié dans une chapelle mortuaire prenait par degrés ses traits. Tout à coup, au sommet du rocher, retentit, grave comme un chant d'église, la musique qui annonçait la nouvelle année. Il attendit, promena un long regard sur l'immense horizon et pensa aux amis de sa jeunesse qui, à cette heure, meilleurs et plus heureux que lui, avaient un rang dans la société, étaient entourés d'enfants vertueux et jouissaient de l'estime de leurs concitoyens.

— Hélas ! disait-il, je devrais en ce moment, si je l'avais voulu, goûter en paix comme vous en cet instant les douceurs du sommeil ! O mes parents ! je devrais être heureux si j'avais suivi les leçons, les conseils que vous me donniez à tous les premiers jours de l'année !

Et tandis qu'il se livrait aux souvenirs d'une existence évanouie, il lui sembla que le cadavre qui avait pris ses traits se dressait et devenait un jeune homme vivant. Il se cacha les yeux, son cœur était pénétré d'une angoisse mortelle, des larmes brûlantes tombaient sur son visage. Il répéta en soupirant : " Oh ! reviens ma jeunesse, reviens ! " Et en effet, sa jeunesse était revenue, tout ce qu'il venait de voir n'avait été qu'un rêve. Il se retrouva jeune homme comme la veuille, ses fautes seules n'étaient pas une illusion.

Il remercia le ciel de pouvoir encore quitter le sentier fangeux du vice et prendre la voie lumineuse qui conduit au pays des moissons.

Retourne avec lui, jeune homme, si comme lui tu te trouves sur le faux chemin ! Ce songe terrible un jour sera ton juge ; plus tard, tu auras beau crier : " Reviens ma jeunesse ! " la jeunesse ne reviendra plus.—J.-W. VAN GOETHE.

PROPOS DU DOCTEUR

Les crampes.—Lorsqu'une crampe vous saisit, liez fortement au-dessous du genou la jambe attaquée, et la crampe disparaîtra. On peut encore masser, c'est à-dire presser, pétrir avec le pouce, la main, les muscles de la jambe, ou enfin appliquer le pied nu sur le plancher.

Ampoules.—Lorsqu'en marchant il survient des ampoules aux pieds, il ne faut pas enlever l'épiderme, mais simplement traverser l'ampoule avec une aiguille garnie de fil de soie et laisser le fil au milieu ; alors on peut continuer sa marche.

Saignement du nez.—Nous indiquons plusieurs moyens ; si l'un ne réussissait pas, on emploierait l'autre.

Provoquer coup sur coup de profonds soupirs. Tenir le bras levé du côté opposé à la narine par où se fait l'écoulement. Renifler de l'eau très-fraîche et additionnée au besoin d'un peu de vinaigre ou d'alun. Priser de l'alun en poudre ou de la colophane. Appliquer des compresses d'eau froide sur le front, les tempes et le nez. Prendre debout un bain de pieds sinapisé ou appliquer des sinapismes aux jambes.

LA CHASSE AU CARIBOU

(Voir gravure)

Peu de chasses procurent tant d'émotions qu'une chasse au caribou. Cet animal très vigoureux, commence à s'enfuir devant le chasseur, dans les plaines couvertes de neiges où il s'élançe en faisant des bonds énormes, capable ainsi de devancer le raquetteur le plus habile. Aussi, on choisit pour le chasser une époque où il s'est formé sur la neige une croûte assez épaisse pour supporter un homme chaussé de raquettes, mais qui se brise au contraire sous le pied assez étroit du Caribou. Il en résulte pour ce dernier une marche extrêmement fatigante et pénible, car, le frottement de ses jambes contre la croûte cristallisée de la neige, les écorche à la longue, et le force à s'arrêter. Aussi le chasseur, une fois sur la trace du caribou, ne doit-il pas l'abandonner, même si la bête a une grande avance sur lui, car il finira toujours, grâce à ses raquettes qui le supportent sur la croûte de neige, à rattraper l'animal fatigué, qui au contraire s'y enfonce et s'y blesse. Mais alors commence un combat rempli d'émotions et de dangers. Le caribou se voyant serré de près, devient terrible, et malheur au chasseur qui, l'ayant manqué du premier coup de feu, n'a pas assez d'agilité pour se soustraire à la riposte de la bête furieuse qui se précipite sur lui, prête à l'écraser de tout son poids, ou à le broyer sous les coups de ses cornes énormes !

Aussi, il est prudent de ne livrer ce combat désespéré que, autant que possible, dans le voisinage d'un arbre qui puisse offrir un refuge au chasseur attaqué à son tour par son redoutable adversaire.

La gravure que nous publions fait assister à un épisode de cette chasse hardie dont nos forêts canadiennes du Saint-Maurice ou de l'Outaouais sont si souvent les témoins.—P. C.

NOTES ET FAITS

Comment on prise au Tanganyika

D'après les rapports des missionnaires de la Congrégation des Pères Blancs, de Maline, le tabac est excessivement apprécié des indigènes voisins de la rive occidentale du Tanganyika ; ils fument et ils prisent constamment, mais c'est leur façon de priser qui mérite d'être signalée. Ils commencent par faire une infusion de tabac, puis ils s'en remplissent les narines en aspirant largement cette infusion ; pour la maintenir en présence de la muqueuse nasale, afin que la nicotine soit absorbée, ils se prennent les narines avec le pouce et l'index. Mais, quand ils ont à travailler de leurs mains, ils emploient une petite pince spéciale pour se tenir les narines fermées, ce qui leur donne un ton nasillard curieux ; rien n'est plus drôle que de les voir travailler avec ce petit instrument sur le nez.

* * * *

Le fruitier de l'histoire.

Sous ce titre, on pourrait faire un intéressant volume en énumérant les faits historiques où certains fruits ont joué un rôle.

Sans remonter au delà du déluge, nous trouvons d'abord les amandes vertes qui occupaient la place d'honneur dans les présents envoyés par Jacob à Joseph, ministre de Pharaon.

Si nous en croyons Homère, les pommes étaient cultivées par Laërte, père d'Ulysse.

Le raisin était l'attribut de Bénilucius, divinité gauloise, dont on a retrouvé une statue à Flavigny, en Bourgogne.

Un roi sarrazin, défiant le pape Benoît VII, lui envoyait un sac de châtaignes en lui annonçant qu'il viendrait, l'année suivante, avec autant de bataillons qu'il se trouvait de fruits dans le sac.

Le pape répondait à cette fanfaronnade par l'envoi d'une caisse de millet dont chaque grain représentait un soldat.

C'est avec la figue que l'on empoisonna Benoît XI.

La pêche fut fatale à Gabrielle d'Estrées et l'orange à la dame de Monsoreau.

L'artiste et le savant

Michel-Ange cherchait la forme qu'il donnerait au dôme de l'église de Saint-Pierre de Rome. La largeur était fixée, et il s'agissait d'abord de déterminer la hauteur. L'architecte tâtonne, ajoute, diminue, et la trouve enfin. Pour tracer l'ovale sur cette hauteur et cette largeur, combien de nouveaux tâtonnements ! combien de fois il effaça son trait pour en faire un autre, et quel instinct naturel le décida à choisir !

Bien des années après, M. de La Hire, grand géomètre de l'Académie des sciences, passe à Rome.

Comme tout le monde, il est frappé de l'élégance et de la hardiesse du dôme de Saint-Pierre. Dans son admiration il prend la courbe qui forme le dôme et en cherche les propriétés par la géométrie. Quelle n'est pas sa surprise quand il voit que c'est celle de la plus grande résistance ! Michel-Ange cherchant à donner à son dôme la forme la plus élégante et la plus belle, était tombé, après bien des tâtonnements, sur celle qu'il aurait fallu lui donner, s'il avait cherché à lui donner le plus de résistance et de solidité.

* * * *

L'héroïsme d'un mousse breton.

C'est l'histoire d'un mousse, d'un orphelin odieusement maltraité par l'équipage d'un navire faisant le cabotage sur les côtes de l'océan. Pierre Bosc, le petit mousse, a été "pris en grippe" par le lieutenant du bord. Les matelots, maltraités eux-mêmes, font retomber leurs rancunes sur ce petit martyr, voici comment Pierre Bosc se venge :

Un jour, le bateau sur lequel il était embarqué arrivait à la hauteur de la pointe de Corsan (Finistère.)

La côte est, en cet endroit, très dangereuse, à cause des courants et des récifs innombrables.

Chassé par un vent furieux, le navire était en péril.

Tous ces hommes habitués au danger, pressentaient la mort, et le capitaine, dégrisé par l'imminence de la catastrophe, était sur le pont aidant à le manœuvrer.

A chaque instant, le navire frôlait des rochers aigus dont les arêtes devaient infailliblement déchirer ses flancs.

Enfin il échoua brusquement entre des pointes de roc et y demeura, offrant ses cloisons fragiles aux colossales poussées de la mer en furie.

C'était la fin. Sur la côte, distante à peine de cent mètres, on voyait des hommes s'agiter, de braves pêcheurs qui essayaient de mettre à flot une barque et d'établir un "va et vient," un cordage entre le navire échoué et la côte afin de sauver l'équipage.

Mais c'était en vain qu'ils s'épuisaient dans leurs généreux efforts.

Le capitaine prit un cordage, y fit un large nœud. Qui veut porter cela à terre ? . . .

Le mousse, l'œil étincelant, et regardant fièrement tous ces hommes qui, depuis tant de jours, l'avaient accablé de coups et d'humiliations, s'écria :

Moi, c'est à moi que cela revient. Je n'ai personne qui me regrettera.

Et, sans qu'on eût le temps de l'arrêter, il passa son corps frêle dans le nœud de l'amarre et se lança à la mer.

Un murmure d'admiration, sans doute impuissant à étouffer un cri de remords, parcourut le groupe de ces hommes n'attendant plus leur salut que du pauvre enfant qu'ils avaient martyrisé.

Il nageait vigoureusement, le mousse frêle, il était soulevé sur les hautes vagues comme une feuille qui passe en tourbillonnant au dessus des toits de maison.

L'obstacle était peut être trop faible pour être brisé.

Comme le vent soufflait du large, chaque fois que l'enfant surgissait de la profondeur noire pour planer sur le tranchant d'une crête écumante, il approchait du but.

Enfin un hurrah enthousiaste perça le vent et les mugissements de la mer. Le mousse était à terre.

Où, il y était parvenu. Seulement, dans la dernière secousse, le flot déchainé l'avait lancé avec rage contre les rochers aigus.

Le cordage sauveur fut saisi par les pêcheurs de la côte, mais il n'entourait plus qu'un cadavre.

Le pauvre et courageux enfant avait le crâne ouvert, il venait de donner sa vie pour celle de ses bourreaux.

* * * *

Pot de pensées

D'après le code, le vol est puni de la prison. C'est sans doute pour cela qu'on enferme les oiseaux dans des cages.

Une femme jalouse vient de tuer son mari d'un coup de revolver. On peut dire de ce pauvre époux qu'il dort d'un sommeil de plomb.

On dit que le muet est d'une grande franchise. Ce n'est cependant pas un homme de parole.

Quand un manchot se repent d'avoir fait une bêtise, il ne saurait facilement s'en mordre les pouces !

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

Entre voleurs :

—Combien as-tu payé ta montre ?

—Six mois de prison !

* *

Dolérance conjugale :

—Eh bien ! Ta belle mère est venue habiter avec toi ?

—Ne m'en parle pas, c'est horrible. Elle a jeté la brouille dans toute la maison. . . . Jusqu'aux œufs qui, maintenant, sont toujours brouillés, et je ne les aime qu'à la coque !

* *

A la police correctionnelle :

—Prévenu, votre figure ne m'est pas inconnue. J'ai déjà dû vous voir ici avant les fêtes ?

—Mon juge, vous devez confondre avec ma sœur !

THEATRE ROYAL

South before the War, étude de mœurs américaines au temps de l'esclavage, a remporté les suffrages des habitués de ce théâtre, la semaine dernière. Les nègres qui font partie de la troupe ont contribué pour une large part au succès de la pièce par leurs mélodies et leurs danses nationales. La troupe qui joue au Royal cette semaine ne manquera pas d'y attirer une foule nombreuse. Elle est composée d'étoiles de New-York, tous spécialistes de première force.

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

Publications mensuelles, Leprohon, Leprohon et Guilbaud, éditeurs, 1620, rue Notre-Dame, Montréal, Canada.

AVIS DES EDITEURS.—La Nouvelle Société de Publications Françaises a pour but de rendre accessible à tout le monde la lecture des œuvres les plus réputées des auteurs français modernes. Ces ouvrages ont été jusqu'ici le privilège exclusif de la classe aisée, car leur prix excessif a intimidé les bourses médiocres. La Nouvelle Société, pour la modique somme de 10c, met entre les mains du plus pauvre des lecteurs les chefs-d'œuvre des maîtres du roman moderne.

Chaque volume, grand format, fait partie d'une série nommée "La Bonne Littérature Française," et contient la matière ordinaire d'un volume de 350 à 400 pages, formant une histoire complète et sans suite qu'on ne pourrait se procurer nulle part à moins de \$1.00.

C'est donc avec confiance que la Nouvelle Société de Publications Françaises sollicite l'encouragement et les faveurs du public amateur et de tous ceux qui sont soucieux de l'avancement de la belle littérature dans le pays.

A partir du 1er janvier 1894, il paraîtra un volume par mois. Chaque volume 10c.

Le premier qui vient de paraître est intitulé "Follement aimée," par Pierre Maël, grand roman à sensation. Le deuxième qui est sous presse est "Les Mystères de Montréal," par Auguste Fortier.

Abonnement, avec frais de port : Un an, \$1.25 ; six mois, 72c ; trois mois, 40c, payable d'avance.

La terre tourne sans cesse autour du soleil sans jamais s'arrêter, ainsi va la popularité toujours croissante de *l'Ami des Salons*, par Mlle L. Nitouch. Prix : 10c. G.-A. et W. Dumont, 1826, Sainte-Catherine.

EN FAMILLE

Par Hector Malot

Elle s'allongea sur la fougère et se tassa dans un coin contre la moelleuse paroi des roseaux en fermant les yeux. Mais comme elle ne tarda pas à se sentir gagnée par un doux engourdissement, elle se remit sur ses jambes, car il ne lui était pas permis de s'endormir tout à fait, de peur de ne pas s'éveiller avant l'entrée aux ateliers.

Maintenant, le soleil était levé, et par l'ouverture exposée à l'orient, un rayon d'or entra dans l'aumuche qu'il illuminait ; au dehors, les oiseaux chantaient, et autour de l'ilot, sur l'étang, dans les roseaux, sur les branches des saules se faisait entendre une confusion de bruits, de murmures, de sifflements, de cris qui annonçaient l'éveil à la vie de toutes les bêtes de la tourbière.

Elle mit la tête à une ouverture et vit ces têtes s'ébattre autour de l'aumuche en pleine sécurité : dans les roseaux, des libellules volaient de çà et là ; le long des rives, des oiseaux piquaient de leurs becs la terre humide pour saisir des vers, et sur l'étang couvert d'une buée légère, une sarcelle d'un brun cendré, plus mignonne que les canes domestiques, nageait entourée de ses petits qu'elle tâchait de maintenir près d'elle par des appels incessants, mais sans y parvenir, car ils lui échappaient pour s'élaner à travers les nénuphars fleuris où ils s'empêtraient, à la poursuite de tous les insectes qui passaient à leur portée. Tout à coup, un rayon bleu rapide comme un éclair l'éblouit, et ce fut seulement après qu'il eut disparu qu'elle comprit que c'était un martin-pêcheur qui venait de traverser l'étang.

Longtemps, sans un mouvement qui, en trahissant sa présence, aurait fait envoler tout ce monde dans la prairie, elle resta à sa fenêtre à le regarder. Comme tout cela était joli dans cette fraîche lumière, gai, vivant, amusant, nouveau à ses yeux, assez féérique pour qu'elle se demandât si cette île, avec sa hutte, n'était point une petite arche de Noé !

A un certain moment elle vit l'étang se couvrir d'une ombre noire qui passait capricieusement, agrandie, rapetissée sans cause apparente, et cela lui parut d'autant plus inexplicable que le soleil, qui s'était élevé au-dessus de l'horizon, continuait de briller radieux dans le ciel sans nuage. D'où pouvait venir cette ombre ? Les étroites fenêtres de l'aumuche ne lui permettant pas de s'en rendre compte, elle ouvrit la porte et vit qu'elle était produite par des tourbillons de fumée qui passaient avec la brise, et venaient des hautes cheminées de l'usine où déjà les feux étaient allumés pour que la vapeur fût en pression à l'entrée des ouvriers.

Le travail allait donc bientôt commencer, et il était temps qu'elle quittât l'aumuche pour se rapprocher des ateliers. Cependant, avant de sortir elle ramassa un journal posé sur le billot qu'elle n'avait pas aperçu, mais que la pleine lumière qui sortait par la porte ouverte lui montra, et machinalement elle jeta les yeux sur son titre : c'était le *Journal d'Amiens* du 25 février précédent, et alors elle fit cette réflexion que de la place qu'occupait ce journal sur le seul siège où l'on pouvait s'asseoir, aussi bien que de sa date, il résultait la preuve que depuis le 25 février l'aumuche était abandonnée et que personne n'avait passé sa porte.

XVI

Au moment où sortant de l'oseraie elle arrivait dans le chemin, un gros sifflet fit entendre sa voix rauque et puissante au-dessus de l'usine, et presque aussitôt d'autres sifflets lui répondirent à des distances plus ou moins éloignées, par des coups également rythmés.

Elle comprit que c'était le signal d'appel des ouvriers qui partait de Maraucourt, et se répétait de villages en villages, dans toutes les usines, annonçant à leur maître que partout en même temps on était prêt pour le travail.

Alors, craignant d'être en retard, elle hâta le pas, et en entrant dans le village elle trouva toutes les maisons ouvertes ; sur les seuils, des ouvriers mangeaient leur soupe, debout, accostés au chambranle de la porte ; dans les cabarets d'autres buvaient, dans les cours, d'autres se débarbouillaient à la pompe ; mais personne ne se dirigeait vers l'usine, ce qui signifiait assurément qu'il n'était pas encore l'heure d'entrer aux ateliers, et que, par conséquent, il n'avait pas à se presser.

Mais trois petits coups qui sonnèrent à l'horloge, et qui furent aussitôt suivis d'un sifflement plus fort, plus bruyant que les précédents firent instantanément succéder le mouvement à cette tranquillité : des maisons, des cours, des cabarets, de partout, sortit une foule compacte qui emplit la rue comme l'eût fait une fourmilière, et cette troupe d'hommes, de femmes, d'enfants, se dirigea vers l'usine ; les uns fumant leur pipe à toute vapeur ; les autres mâchant une croûte hâtivement en s'étouffant ; le plus grand nombre bavardant bruyamment : à chaque instant, des groupes débouchaient des ruelles latérales et se mêlaient à ce flot noir qu'ils grossissaient sans le ralentir.

Dans une poussée de nouveaux arrivants Perrine aperçut Rosalie en compagnie de la Noyelle, et en se faulant elles les rejoignit :

— Où donc que vous étiez ? demanda Rosalie surprise.

— Je me suis levée de bonne heure pour me promener un peu.

— Ah ! bon. Je vous ai cherchée.

— Je vous remercie bien ; mais il ne faut jamais me chercher, je suis matineuse.

On arrivait à l'entrée des ateliers, et le flot s'engouffrait dans l'usine, sous l'œil d'un grand homme, maigre, qui se tenait à une certaine distance de la grille, les mains dans les poches de son veston, le chapeau de paille rejeté en arrière, mais la tête un peu penchée en avant de façon que personne ne défilât devant lui sans qu'il le vit.

— Le Mince, dit Rosalie, d'une voix sifflée.

Mais Perrine n'avait pas besoin de ce mot ; avant qu'il lui fut jeté, elle avait deviné le directeur Talouel.

— Est-ce qu'il faut que j'entre avec vous ? demanda Perrine.

— Bien sûr.

Pour elle le moment était décisif, mais elle se raidit contre son émotion : pourquoi ne voudrait-il pas d'elle puisqu'on acceptait tout le monde ?

Quand elles arrivèrent devant lui, Rosalie dit à Perrine de la suivre et, sortant des rangs de la foule, elle s'approcha sans paraître intimidée :

— M'sieu le directeur, dit elle, c'est une camarade qui voudrait travailler.

Talouel jeta un rapide coup d'œil sur cette camarade :

— Dans un moment nous verrons, répondit-il.

Et Rosalie, qui savait ce qui convenait de faire, se plaça à l'écart avec Perrine.

A ce moment, un brouhaha se produisit à la grille et les ouvriers s'écartèrent avec empressement, laissant le passage libre au phaéton de M. Vulfran, conduit par le même jeune homme de la veille : bien que tout le monde sût qu'il ne pouvait pas voir, toutes les têtes d'hommes se découvrirent devant lui, tandis que les femmes saluaient d'une courte révérence.

— Vous voyez qu'il n'arrive pas le dernier, dit Rosalie.

Le directeur fit quelques pas pressés au devant du phaéton :

— M. Vulfran, je vous présente mon respect, dit-il, le chapeau à la main.

— Bonjour, Talouel.

Perrine suivit des yeux la voiture qui continuait son chemin, et quand elle les ramena sur la grille, elle vit successivement passer les employés qu'elle connaissait déjà : Fabry l'ingénieur, Bendit, Membreu et d'autres que Rosalie lui nomma.

Cependant la cohue s'était éclaircie, et maintenant ceux qui arrivaient couraient, car l'heure allait sonner.

— Je crois bien que les jeunes vont être en retard, dit Rosalie à mi-voix.

L'horloge sonna, il y eut une dernière poussée, puis quelques retardataires parurent à la queue-leu-leu, essouffés, et la rue se trouva vide ; cependant Talouel ne quitta pas sa place et, les mains dans les poches, il continua à regarder au loin, la tête haute.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis apparut un grand jeune homme qui n'était pas un ouvrier, mais bien un monsieur, beaucoup plus monsieur même par ses manières et sa tenue soignée que l'ingénieur et les employés ; tout en marchant à pas hâtés, il nouait sa cravate, ce qu'il n'avait pas eu le temps de faire évidemment.

Quand il arriva devant le directeur, celui-ci ôta son chapeau comme il l'avait fait pour M. Vulfran, mais Perrine remarqua que les deux saluts ne se ressemblaient en rien.

— M. Théodore, je vous présente mon respect, dit Talouel.

Mais bien que cette phrase fût formée des mêmes mots que celle qu'il avait adressée à M. Vulfran, elle ne disait pas du tout la même chose, cela était évident aussi.

— Bonjour, Talouel. Est-ce que mon oncle est arrivé ?

— Mon Dieu oui, M. Théodore, il y a bien cinq minutes.

— Ah !

— Vous n'êtes pas le dernier ; c'est M. Casimir qui aujourd'hui est en retard, bien que comme vous il n'est pas été à Paris ; mais je l'aperçois là-bas.

Tandis que Théodore se dirigeait vers les bureaux, Casimir avançait rapidement.

Celui-là ne ressemblait en rien à son cousin, pas plus dans sa personne que dans sa tenue ; petit, raide, sec ; quand il passa devant le directeur, cette raideur se précisa dans la courte inclination de tête qu'il lui adressa sans un seul mot.

Les mains toujours dans les poches de son veston, Talouel ! lui présenta aussi son respect, et ce fut seulement quand il eut disparu qu'il se tourna vers Rosalie :

— Qu'est-ce qu'elle sait faire, ta camarade ?

Perrine répondit elle-même à cette question :

— Je n'ai pas encore travaillé dans les usines, dit-elle d'une voix qu'elle s'efforça d'affermir.

Talouel l'enveloppa d'un rapide coup d'œil, puis s'adressant à Rosalie :

—Dis de ma part à Oneux de la mettre aux wagonnets, et ouste ! plus vite que ça.

—Qu'est-ce que c'est que les wagonnets ? demanda Perrine en suivant Rosalie à travers les vastes cours qui séparaient les ateliers les uns des autres. Serait-elle en état d'accomplir ce travail, en aurait-elle la force, l'intelligence ? Fallait-il un apprentissage ? Toutes questions terribles pour elle et qui l'angoissaient d'autant plus que maintenant qu'elle se voyait admise dans l'usine, elle sentait qu'il dépendait d'elle de s'y maintenir.

—N'ayez donc pas peur, répondit Rosalie qui avait compris son émotion ; rien n'est plus facile.

Perrine devina le sens de ces paroles plutôt qu'elle ne les entendit ; car, depuis quelques instants déjà, les machines, les métiers s'étaient mis en marche dans l'usine, morte lorsqu'elle y était entrée, et maintenant un formidable mugissement, dans lequel se confondaient mille bruits divers, emplissait les cours ; aux ateliers, les métiers à tisser battaient, les navettes couraient, les broches les bobines tournaient, tandis que dehors, les arbres de transmission, les roues, les courroies, les volants ajoutaient le vertige des oreilles à celui des yeux.

Voulez-vous parler plus fort ? dit Perrine, je ne vous entends pas.

—L'habitude vous viendra, cria Rosalie. Je vous disais que ce n'est pas difficile ; il n'y a qu'à charger les cannettes sur les wagonnets ; savez-vous ce que c'est qu'un wagonnet ?

—Un petit wagon, je pense.

—Justement, et quand le wagonnet est plein, à le pousser jusqu'au tissage où on le décharge ; un bon coup au départ, et ça roule tout seul.

—Et une cannette, qu'est-ce que c'est au juste ?

—Vous ne savez pas ce que c'est qu'une cannette ? oh ! Puisque je vous ai dit hier que les cannetières étaient des machines à préparer le fil pour les navettes ; vous devez bien voir ce que c'est.

—Pas trop.

Rosalie la regarda, se demandant évidemment si elle était stupide ; puis elle continua :

—Enfin, c'est des broches enfoncées dans des godets, sur lesquelles s'enroule le fil ; quand elles sont pleines, on les retire du godet, on en charge les wagonnets qui roulent sur un petit chemin de fer, et on les mène aux ateliers de tissage ; ça fait une promenade ; j'ai commencé par là ; maintenant je suis aux cannettes.

Elles avaient traversé un dédale de cours, sans que Perrine, attentive à ces paroles, pour elle si pleines d'intérêt, pût arrêter ses yeux sur ce qu'elle voyait autour d'elle, quand Rosalie lui désigna de la main une ligne de bâtiments neufs, à un étage, sans fenêtres, mais éclairés à l'exposition du Nord par des châssis vitrés qui formaient la moitié du toit.

—C'est là," dit-elle.

Et aussitôt, ayant ouvert une porte, elle introduisit Perrine dans une longue salle, où la valse vertigineuse de milliers de broches en mouvement produisait un vacarme assourdissant.

Cependant, malgré le tapage, elles entendirent une voix d'homme qui criait :

—Te voilà, rôdeuse !

—Qui, rôdeuse ? qui, rôdeuse ? s'écria Rosalie, ce n'est pas moi, entendez-vous, père la Quille ?

—D où viens tu ?

—C'est l'Mince qui m'a dit de vous amener cette jeune fille pour que vous la mettiez aux wagonnets.

Celui qui avait adressé cet aimable salut était un vieil ouvrier à jambe de bois, estropié une dizaine d'années auparavant dans l'usine, d'où son nom, la Quille. Pour ses invalides, on l'avait mis surveillant, aux cannetières, et il faisait marcher les enfants placés sous ses ordres, rondement, rudement, toujours grondant, bougonnant, criant, jurant, car le travail de ces machines est assez pénible, demandant autant d'attention de l'œil que de prestesse de la main pour enlever les cannettes pleines, les remplacer par d'autres vides, rattacher les fils cassés, et il était convaincu que s'il ne jurait pas et ne criait pas continuellement, en appuyant chaque juron d'un vigoureux coup du pilon de sa jambe de bois appliqué sur le plancher, il verrait ses broches arrêtées, ce qui pour lui était intolérable. Mais, comme au fond il était bon homme, on ne l'écoutait guère, et, d'ailleurs, une partie de ses paroles se perdait dans le tapage des machines.

—Avec tout ça, tes broches sont arrêtées ! cria-t-il à Rosalie en la menaçant du poing.

—C'est-y ma faute ?

—Mets-toi au travail plus vite que ça.

Puis, s'adressant à Perrine :

—Comment t'appelles-tu ?

Comme elle ne voulait pas donner son nom, cette demande, qu'elle aurait dû prévoir, puisque la vieille Rosalie la lui avait proposée, la surprit, et elle resta interloquée.

Il crut qu'elle n'avait pas entendu, et, se penchant vers elle, il cria en frappant un coup de pilon sur le plancher :

—Je te demande ton nom.

Elle avait eu le temps de se remettre et de se rappeler celui qu'elle avait déjà donné :

—Aurélié, dit elle.

—Aurélié qui ?

—C'est tout.

—Bon ; viens avec moi.

Il la conduisit devant un wagonnet garé dans un coin, et lui répéta les explications de Rosalie, s'arrêtant à chaque mot pour crier :

—Comprends-tu ?

A quoi elle répondait d'un signe de tête affirmatif.

Et de fait son travail était si simple, qu'il eût fallu qu'elle fût stupide pour ne pas pouvoir s'en acquitter ; et, comme elle y apportait toute son attention, tout son bon vouloir, le père la Quille, jusqu'à la sortie, ne cria pas plus d'une douzaine de fois après elle, et encore plutôt pour l'avertir que pour la gronder :

—Ne t'amuse pas en chemin.

S'amuser, elle n'y pensait pas, mais au moins, tout en poussant son wagonnet d'un bon pas régulier, sans s'arrêter, pouvait-elle regarder ce qui se passait dans les différents quartiers qu'elle traversait, et voir ce qui lui avait échappé pendant qu'elle écoutait les explications de Rosalie. Un coup d'épaule pour mettre son chariot en marche, un coup de reins pour le retenir lorsque se présentait un encombrement, et c'était tout ; ses yeux, comme ses idées, avaient pleine liberté de courir comme elle voulait.

A la sortie, tandis que chacun se hâtait pour rentrer chez soi, elle alla chez le boulanger et se fit couper une demi-livre de pain qu'elle mangea en flânant par les rues et en humant la bonne odeur de soupe qui sortait des portes ouvertes devant lesquelles elle passait, lentement quand c'était une soupe qu'elle aimait, plus vite quand c'en était une qui la laissait indifférente. Pour sa faim, une demi-livre de pain était mince, aussi disparut elle vite ; mais peu importait, depuis le temps qu'elle était habituée à imposer silence à son appétit, elle ne s'en portait pas plus mal : il n'y a que les gens habitués à trop manger qui s'imaginent qu'on ne peut pas rester sur sa faim ; de même il n'y a que ceux qui ont toujours eu leurs aises pour croire qu'on ne peut pas boire à sa soif, dans le creux de sa main, au courant d'une claire rivière.

XVII

Bien avant l'heure de la rentrée aux ateliers elle se trouva à la grille des shèdes, et à l'ombre d'un pilier, assise sur une borne, elle attendit le sifflet d'appel, en regardant des garçons et des filles de son âge arrivés comme elle en avance, jouer à courir ou à sauter, mais sans oser se mêler à leurs jeux, malgré l'envie qu'elle en avait.

Quand Rosalie arriva elle rentra avec elle et reprit son travail, activé comme dans la matinée par les cris et les coups de pilon de la Quille, mais mieux justifiés que dans la matinée, car à la longue la fatigue, à mesure que la journée avançait, se faisait plus lourdement sentir. Se baisser, se relever pour charger et décharger le wagonnet, lui donner un coup d'épaule pour le démarrer, un coup de reins pour le retenir, le pousser, l'arrêter, qui n'était qu'un jeu en commençant ; répété, continué sans relâche, devenait un travail, et avec les heures, les dernières surtout, une lassitude qu'elle n'avait jamais connue, même dans ses plus dures journées de marche, avait pesé sur elle.

—Ne lambine donc pas comme ça ! cria la Quille.

Secouée par le coup de pilon qui accompagnait ce rappel, elle allongea le pas comme un cheval sous un coup de fouet, mais pour le ralentir aussitôt qu'elle se voyait hors de sa portée. Et maintenant tout à sa besogne, qui l'engourdisait, elle n'avait plus de curiosité et d'attention que pour compter les sonneries de l'horloge, les quarts, la demie, l'heure, se demandant quand la journée finirait et si elle pourrait aller jusqu'au bout.

Quand cette question l'angoissait, elle s'indignait et se dépitait de sa faiblesse. Ne pouvait-elle pas faire ce que faisaient les autres qui n'étant ni plus âgées, ni plus fortes qu'elle, s'acquittaient de leur travail sans paraître en souffrir ; et cependant elle se rendait bien compte que ce travail était plus dur que le sien, demandait plus d'application d'esprit, plus de dépense d'agilité. Que fût-elle devenue si, au lieu de la mettre aux wagonnets, on l'avait tout de suite employée aux cannettes ? Elle ne se rassurait qu'en se disant que c'était l'habitude qui lui manquait, et qu'avec du courage, de la volonté, de la persévérance, cette accoutumance lui viendrait ; pour cela comme pour tout, il n'y avait qu'à vouloir, et elle voulait, elle voudrait. Qu'elle ne faiblît pas tout à fait ce premier jour, et le second serait moins pénible, moins le troisième que le second.

Elle raisonnait ainsi en poussant ou en chargeant son wagonnet, et aussi en regardant ses camarades travailler avec cette agilité qu'elle leur enviait, lorsque tout à coup elle vit Rosalie qui rattachait un fil tombé à côté de sa voisine : un grand cri éclata, en même temps tout s'arrêta ; et au tapage des machines, aux ronflements, aux vibrations, aux trépidations du sol, des murs et du vitrage succéda un silence de mort, coupé d'une plainte enfantine :

—Oh ! la ! la !

Garçons, filles, tout le monde s'était précipité ; elle fit comme les autres malgré les cris de la Quille qui hurlait :

—Tonnerre ! mes broches arrêtées.

Déjà Rosalie avait été relevée ; on s'empressait autour d'elle, l'étouffant.

—Qu'est-ce qu'elle a ?

Elle-même répondit ;

—“ La main écrasée.”

Son visage était pâle, ses lèvres décolorées tremblaient, et des gouttes de sang tombaient de sa main blessée sur le plancher.

Mais, vérification faite, il se trouva qu'elle n'avait que deux doigts blessés, et peut-être même un seul écrasé ou fortement meurtri.

Alors la Quille, qui avait eu un premier mouvement de compassion, entra en fureur et bouscula les camarades qui entouraient Rosalie.

—Allez-vous me fiché le camp ? V'la-t-il pas une affaire !

—C'était peut-être pas une affaire quand vous avez eu la quille écrasée, murmura une voix.

LES MANGEURS DE FEU

Quatrième Partie

L'IDEE DE JOHN GILPING

Et Gilping, le crayon à la main, se mit à calculer, en murmurant entre ses dents :

— Tout corps plongé dans l'eau perd de son propre poids le poids du volume d'eau qu'il déplace.

— Le principe d'Archimède, fit Olivier.

— Parfaitement, répondit Gilping ; avec les mesures que ce gentleman incrédule vient de me donner, je vais obtenir le volume du *Remember*.

— C'est exact.

— Or ce volume, n'a sur toute sa surface que vingt-cinq centimètres d'épaisseur de plein, de massif.

— C'est encore vrai.

— Etant donné le poids total de cette épaisseur de vingt-cinq centimètres, ce poids total devra être diminué du poids du volume d'eau déplacé.

— De mieux en mieux.

— Conclusion : quel sera le poids que j'aurai à enlever, eu égard à la masse énorme d'eau déplacée par le colossal volume du *Remember* ? ce sera le poids de la coque diminué du poids de la masse d'eau déplacée.

— On ne saurait raisonner plus juste.

— Eh bien, my darling, mon calcul est achevé ; je n'aurai qu'à faire un effort égal à celui qui serait nécessaire pour enlever à l'air libre un poids de cent vingt-deux kilogrammes, et j'amènerai à fleur d'eau le *Remember*.

Voyons, chers amis, pourquoi un cuirassé ou un navire tout en fer, avec des coques de trente centimètres d'épaisseur, flottent-ils, alors que le poids spécifique du fer est de beaucoup supérieur à celui de l'eau ? . . .

— C'est grâce à l'énorme volume d'eau qu'ils déplacent, répondit Olivier.

— Parfait . . . Mais alors pourquoi le *Remember*, qui est construit comme un navire, ne flotte-t-il pas ? C'est parce que son poids est supérieur de cent vingt-deux kilogrammes au poids du volume d'eau déplacé. C'est fort peu de chose, et il doit suffire, au fond de l'eau, de la poussée d'un homme vigoureux pour faire mouvoir votre *Remember*. C'est une grande qualité que son constructeur lui a fort habilement donnée, car, de cette façon, il doit évoluer, nager entre deux eaux, ou rester à la surface avec une grande facilité.

— Maintenant, chers amis, je n'ai plus qu'à sonder pour connaître la profondeur exacte du bas-fond où se trouve le *Remember*, à faire confectionner les deux cordes au bout desquelles je fixerai deux énormes cerceaux, dont l'un entourera le *Remember* à l'avant, et l'autre à l'arrière ; et, ainsi pris de chaque bout, entre deux cercles, je pourrai, si cela me plaît, réunissant les deux cordes qui soutiendront les cercles, amener le *Remember* comme un poisson au bout d'une ligne, en dépensant une somme de force égale à cent vingt-deux kilogrammes, c'est-à-dire qu'une embarcation et nos deux bras suffiront.

— Voilà, continua Gilping, le calcul logique de toutes les probabilités ; mais comme j'ignore, et le capitaine aussi, sans doute, quel est le poids des machines intérieures, des approvisionnements, des meubles et des passagers il pourrait y avoir un écart de cinq à six tonnes entre le poids calculé et le poids réel de la masse, qui viendraient s'ajouter aux cent vingt-deux kilogrammes, et me causeraient une désagréable déconvenue ; j'ai donc songé, en l'absence d'une grue et d'un quai pour la supporter, à fabriquer un élévateur spécial, de la force de dix à douze tonnes, que je chargerai d'accomplir la besogne. Quel est cet élévateur ? Vous me permettez de conserver ce secret par devers moi ; je vous en ai déjà assez dit, et je désire me procurer le plaisir de vous faire cette surprise. Sur ce, good night, ladies and gentlemen ; quoique les ladies soient absentes, c'est un bonsoir que je ne manque jamais d'envoyer par delà les mers à lady Gilping, de Gilping-Hall, Clarges-street, Leicester-square, London, avant de me coucher. Demain matin, je me mets au travail.

Le lendemain, Gilping, aidé de Jonathan et du capitaine de la *Maria*, opéra les sondages nécessaires pour fixer l'emplacement du *Remember* ; la profondeur était moindre qu'on ne l'avait cru, elle ne dépassait pas quatre vingt dix mètres ; muni alors de tous ses renseignements, il se rendit au placer des Cygnes et s'enferma avec Collins et les ouvriers dans le vaste bâtiment qui servait de magasin général. Sa réussite ne faisait plus de doute pour personne.

Après le départ de Gilping, Olivier et Dick se disposèrent à aller rendre une visite à leur vieil ami Willigo, et Jonathan demanda à les accompagner.

Olivier craignit d'abord que sa présence n'augmentât les souffrances de l'Aigle-Noir, mais le Canadien fut d'un avis opposé ; il connaissait assez le grand chef pour savoir que la seule pensée des dangers que ses amis pouvaient courir, alors qu'il n'était pas là pour les défendre, devait au contraire lui enlever le calme nécessaire à une prompte guérison, aussi crut-il qu'il était préférable de détruire ses préventions à l'égard du capitaine.

Quand ils arrivèrent aux grands villages, Willigo avait repris sa raison, tout délire avait cessé ; mais il était si faible qu'il ne pouvait articuler une parole. Le Canadien s'approcha de lui, et lui présentant Jonathan, lui dit :

— L'Aigle-Noir a commis une regrettable erreur, qu'il paye bien cher. Le capitaine Jonathan Spiers est un ami.

Willigo, dont les yeux s'étaient animés d'un feu étrange en reconnaissant son ennemi, fit un signe de tête négatif.

— Le chef peut croire son vieil ami Tidana ; il sait que je ne l'ai pas trompé, et comme preuve je t'annonce que, grâce à lui, nous tenons enfin notre insaisissable ennemi, l'homme masqué.

A ces paroles, une véritable révolution s'opéra dans les traits du chef, qui s'adoucirent comme par enchantement, et le Canadien lui ayant demandé s'il consentirait à donner la main au capitaine, il répondit par un signe de tête affirmatif.

Jonathan lui pressa alors doucement la main ; la paix était faite.

Tout à coup, une idée lui traversa le cerveau.

— Demandez-lui donc, fit-il à Dick, car il ne parlait pas le nagarnook, s'il n'était pas caché dans le Buisson hier matin, quand j'ai accosté le rivage avec le *Swan*.

Ces paroles traduites, l'Aigle-Noir répondit par le même signe affirmatif.

En deux mots, le capitaine mit alors le Canadien au courant des diverses questions qu'il désirait encore poser au chef, et la conversation continua directement entre Dick et le grand chef.

— Sais-tu ce qu'est devenu le petit navire ?

— Oui, répondit l'Aigle-Noir, toujours par signe.

— Connais-tu ceux qui s'en sont emparés ?

Même geste.

— Sont-ce des Européens ?

Signe négatif.

— Alors, ce sont des indigènes ?

— Oui.

— Des Nagarnooks ?

Signe affirmatif.

— Où sont-ils ?

L'Aigle-Noir cligna plusieurs fois de l'œil.

— Veux-tu dire qu'ils sont ici ?

— Oui.

— Serait-ce Koanook et toi, par hasard ?

— Oui.

— Vous avez donc trouvé le moyen de le diriger ?

— Oui.

— Pour vous en emparer, vous avez dû tuer les hommes qui le montaient ?

Energique signe affirmatif.

— Vous avez alors caché le navire ?

Même réponse.

— En quel lieu ?

L'Aigle-Noir essaya, à l'aide de mouvements d'yeux et de signes de tête, de se faire comprendre, mais il ne put y parvenir.

Sur de nouveaux conseils de Jonathan, Dick continua :

— Le petit navire est-il en lieu sûr ?

— Oui.

— Quelque rôle étranger pourrait-il le découvrir ?

— Non, toujours par signes.

— Avez-vous, en le conduisant, brisé quelque ressort ?

— Non.

— As-tu refermé la plaque de bronze qui recouvrait les touches de direction ?

Signe affirmatif, mais avec hésitation.

— Cela veut dire que tu n'en a pas conservé le souvenir ?

— Oui.

— N'aurais-tu pas jeté, par hasard, les cadavres des deux noirs et du matelot blanc dans le lac ?

— Oui.

Jonathan, qui tenait à se disculper entièrement dans la pensée de ses nouveaux amis, pria le Canadien de lui poser une dernière question, pour savoir qui, des indigènes et de lui, avait commencé la lutte.

— C'est inutile, fit Olivier.

— J'y tiens, monsieur le comte, insista le capitaine.

— Est-ce toi qui, le premier, a attaqué le capitaine ? demanda le Canadien.

— Oui ! très énergique.

Une joie immense avait envahi le cœur du capitaine, à la nouvelle que le *Swan* non seulement n'était pas perdu pour lui, mais encore qu'il n'avait pas passé en des mains ennemies qui eussent pu le tourner contre lui, danger terrible qu'il n'eût pu éviter dans la situation où il se trouvait et n'ayant pas le *Remember* à sa disposition.

Tout était donc pour le mieux, et si Willigo ou Koanook (plutôt le chef, car le jeune guerrier était beaucoup plus malade que lui) recouvraient

l'usage de la parole avant le délai fixé par Gilping, on se servirait du *Smán* pour communiquer avec le *Remember* ; on s'emparerait alors de l'homme masqué, qui avait vingt fois mérité la mort par ses crimes, et une fois l'œuvre de justice accomplie, rien dorénavant ne devait troubler la quiétude des heureux habitants de France-Station.

Pendant que tout est à la joie à France-Station, il est temps de revenir aux habitants du *Remember*, que nous avons laissés pour suivre le capitaine Rouge.

Après l'infructueuse tentative faite par Ivanowitch pour voir si, le cas échéant, il ne pourrait pas s'échapper par les portes de la double cloison étanche qui avaient servi à introduire Tanganook dans l'intérieur, le Russe, convaincu que le capitaine avait mis tous ses secrets sous la protection de batteries électriques, qui, selon l'état des *accumulateurs*, pouvaient foudroyer l'imprudent ou le curieux, s'était résigné à mettre un frein à l'ardeur de ses désirs et à attendre paisiblement, de la confiance du capitaine, une initiation qui, d'après leurs dernières conversations, ne devait point tarder à s'effectuer ; alors il pourrait sans crainte mettre à exécution ses horribles projets. Une belle nuit, alors que Jonathan dormirait, il dirigeait sur lui le fil conducteur d'un des *accumulateurs* et le foudroierait dans son lit : le lendemain, le capitaine passerait aux yeux de son équipage pour s'être fait tuer par imprudence, en maniant un de ses dangereux mécanismes, et comme il serait seul à pouvoir conduire le *Remember*, tout le monde serait bien forcé de lui obéir ; il détruirait alors, ainsi que nous l'avons déjà dit, France-Station et tous ses habitants pour atteindre plus facilement Olivier, s'emparerait de l'or du placer et retournerait en Russie. Et comme personne n'avait pu reconnaître le colonel Ivanovitch sous le masque, nul ne pourrait lui attribuer la mort du comte d'Entraygues, et il se flattait de pouvoir faire agréer sa recherche par la princesse Maria Feodorowna, en lui promettant le rappel de son père de la Sibérie, rappel qu'il se ferait fort d'obtenir, par les mêmes influences qu'il avait déjà fait mouvoir pour l'y faire envoyer. Il devenait alors le seigneur le plus puissant de la Russie. La tête finissait par lui tourner dans ses rêves, et il en arrivait parfois à se demander, s'il ne pourrait pas, grâce au *Remember*, se tailler un trône dans une des contrées de l'Extrême-Orient.

En attendant le retour du capitaine, il vivait seul, isolé dans son appartement, affectant une dignité qui ne lui permettait pas de frayer avec l'équipage du *Remember*.

Il comptait bien que Jonathan ne resterait pas plus de vingt-quatre heures à terre, et que son isolement, au fond peu agréable, ne durerait pas longtemps. Il ne fut pas étonné de voir que la première nuit s'était écoulée sans amener son retour ; mais quand il vit la seconde s'achever sans qu'il eût donné signe de vie, il commença à concevoir quelques inquiétudes. Si, par malheur, une imprudence l'avait fait deviner... Il connaissait de longue date la promptitude de décision du Canadien et l'astucieuse finesse unie à une cruauté froide du terrible Willigo ! Un soupçon, et c'était la mort. A cette pensée, un frisson glacial lui parcourait tout le corps.

Lorsque le quatrième jour, n'eut amené aucun résultat, Ivanovitch, n'y tenant plus, recommença à rouler dans son cerveau des pensées de fuite.

Fair ! abandonner tous ses rêves de vengeance et d'ambition, eh bien, oui ! il y était décidé, s'il en trouvait le moyen. Ivanovitch était un lâche, il tenait à la vie par-dessus tout, et il ne voulait pas la jouer, s'il y avait dans la partie le moindre aléa pour lui.

La porte du cabinet de Jonathan, sorte de retiré sans importance, qui lui servait à faire la sieste et à fumer, aux heures où il voulait être seul, était entre-baillée. Ivanovitch la poussa en tremblant ; il n'éprouva aucune secousse, le capitaine n'en avait donc pas interdit l'entrée.

A peine eut-il franchi le seuil, qu'il entendit comme un bruit de voix dont il ne distinguait pas les paroles ; fort intrigué d'abord, il ne tarda pas à avoir l'explication du phénomène.

On se rappelle que le capitaine avait installé sur le lac une série de fils acoustiques établis précisément dans ce cabinet. Toute conversation tenue à moins de cinquante mètres du rivage arrivait fidèlement dans l'appareil du *Remember*. Ivanovitch appliqua son oreille à l'ouverture du cornet, et au même instant ne put s'empêcher de tressaillir ; il venait de reconnaître la voix du comte d'Entraygues qui causait avec le Canadien, en se promenant sur le rivage.

—Oui, vous avez raison, Dick, disait le jeune homme, un bienfait n'est jamais perdu.

—C'est ce que nous disaient les frères moraves qui ont eu soin de ma première jeunesse. " Mes enfants, nous répétaient-ils souvent, soyez bien-faisants, toute la morale est là, et sachez qu'un bienfait n'est jamais perdu ; c'est une graine que vous semez, et qui, si elle ne rapporte rien sur la terre, fleurira dans le ciel."

—Qui m'eût dit, reprenait Olivier, lorsqu'il y a dix ans je donnais cinq cents francs à un pauvre jeune homme abandonné, que cela me serait rendu au centuple en Australie !

—Vous avez raison, Olivier, de dire au centuple, car sans lui, je ne sais pas comment nous eussions pu nous emparer de l'homme masqué.

Ivanovitch poussa un cri et faillit s'évanouir, mais il se cramponna à l'appareil avec la fureur du désespoir : il fallait qu'il sût tout il y allait peut-être de sa vie.

—Et je pense que cette fois, continuait le Canadien, vous ne faiblirez pas dans la répression. Tenez, voyez ce bel arbre, et cette branche horizontale, depuis deux jours je l'observe avec une vive satisfaction, en me disant : c'est là que je vais enfin me procurer le plaisir de faire pendre l'homme masqué ; mais comme cette mort serait trop douce pour tous les forfaits dont il s'est chargé, je le ferai battre de verges par les exécuteurs *nagarnooks*, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus un pouce de peau sur le corps.

Ivanowitch n'eut pas la force d'en entendre plus long, il roula sur le tapis, évanoui.

Quant il revint à lui, il crut avoir fait un mauvais songe ; mais le cornet acoustique était là, près de lui ; les paroles qu'il avait entendues vibraient encore à ses oreilles, et en ce moment même, le chant de matelots *nagarnooks*, racommodant la toile de la *Maria*, parvenait distinctement jusqu'à lui.

Il fut saisi tout à coup d'une rage indicible.

—Il faut que je sorte d'ici, s'écria-t-il dussé-je faire sauter le *Remember* ; mieux vaut une mort de ce genre que la lente agonie qu'on me réserve sous le fouet... Traître de Jonathan, lâche ? trois fois parjure ! il me livre à un homme qui lui a donné cinq cents francs, et moi je lui ai donné neuf millions.

Ah ! si jamais je parviens à éviter le sort qui m'attend, je le jure par tout ce qu'il y a de sacré au monde, j'emploierai le restant de mes jours à me venger de ce traître.

Allons, il faut fuir sans plus tarder.

Fuir ! voilà qui est vite dit, mais comment faire ?

Après avoir longuement réfléchi, lorsqu'une période de calme relatif vint succéder à la colère, toujours mauvaise conseillère, il arriva à conclure qu'il n'y avait pas d'autre voie pour s'échapper que la cloison étanche. Les portes devaient être à faciles ouvrir, puisque Jonathan les faisait défendre par une batterie électrique ; il se décida à tenter le départ cette nuit même, — Jonathan n'aurait qu'à le livrer le lendemain.



Il venait de reconnaître la voix du comte d'Entraygues.—Page 128, col. 1

Pour éviter le choc dont il avait déjà éprouvé la violence, il garnit le manche d'un marteau de papier métallique mauvais conducteur de l'électricité, et à l'aide de cet instrument, il résolut de briser le bouton de cristal qui faisait jouer le pêne de serrure et en même temps arrêtait la déperdition de l'électricité ; une fois cet obstacle détruit, l'électricité se fondait dans l'air de l'appartement, et Ivanowitch pouvait sans danger pénétrer dans la cloison étanche. Il était un nageur de première force, et ce n'était qu'un jeu pour lui de remonter à la surface de l'eau.

Il eut une idée fort ingénieuse pour ne pas être dépourvu de tout à son arrivée sur la berge. Il prit une de ces immenses caisses à biscuit, toutes en fer-blanc, dans lesquelles on embarque les *pilote breads* des marins, la rempli d'effets à son usage, y ajouta une carabine à répétition, deux revolvers, et sous prétexte de soustraire le tout à l'humidité de l'intérieur, il fit, dans la journée, souder hermétiquement la caisse par un des mécaniciens. Il avait donc de quoi se vêtir et s'armer.

Il attendit l'heure avec une impatience fiévreuse. Il pouvait être deux heures du matin, tout le monde dormait, et les portes des cabines, garnies intérieurement de paillassons, devaient amortir le bruit.

Il était là, hésitant, pâle, tremblant, lorsque la grande pendule du salon commença son carillon : comme tous les *Yankees*, Jonathan n'aimait que les pendules à musique.

—Allons ! fit-il, le sort en est jeté.

LOUIS JAC ET O^e

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a dans la ville de Boston 34,294 Canadiens-français.

—Le produit du Denier de St-Pierre depuis le commencement du Jubilé du Pape s'est élevé à \$4,900,000.

GOUDRON LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRÉSERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie. Exiger l'adresse 19, r. Jacob, Paris.

GUYOT —Plusieurs astronomes prétendent que la tache rouge que l'on voit dans la planète Jupiter, est une île flottante de 30 milles d'étendue.

CHARBON EN POUVRE ET EN PASTILLES, APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, CONTRE LES maladies de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysenté-rie, la cholérine, le choléra. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

BELLOC —D'après les derniers rapports du recensement de 1893 en Russie, la population de ce pays s'élève à 124 millions d'habitants.

QUINUM LABARRAQUE VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

—Un billet de la Banque d'Angleterre dure un peu moins de 70 jours ; et jamais les billets de cette grande institution ne sont remis en circulation.

LA BANQUE DU PEUPLE

La succursale ouest, de cette banque, a maintenant ouvert ses bureaux à l'encoignure des rues Notre Dame et Richmond, et recevra des dépôts d'épargne de \$1.00 en montant au taux de 4 o/o par an.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal.

LIBRAIRIE FRANÇAISE
L. DERMIGNY
126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL
1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément colorié, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

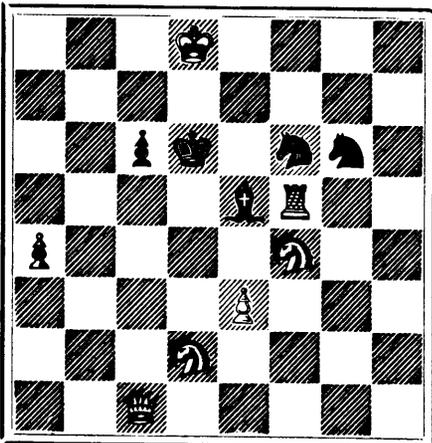
Saint-Nicolas, journal illustré pour enfants et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr.; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr.; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 16, rue caumartin, Paris, France

Jeux d'esprit et de combinaison

De l'utile et trop doux troupeau,
L'un est le langage ordinaire ;
L'autre, au malade salutaire,
Expulse, les humeurs, dégage le cerveau.
L'été sur les monts Pyrénées
L'entier de ses enfants établit le berceau,
Vient avec eux l'automne habiter nos contrées,
Gibier d'un goût exquis, si couru des friands,
Que tout en lui leur plaît, mêmes les excréments.

No 141—PROBLEME D'ECHECS

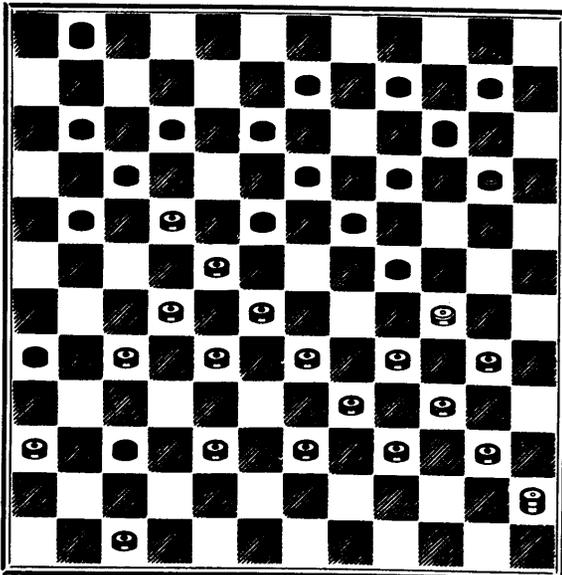
Composé par M. J. F. Tracy, Boston
Noirs—5 pièces



Blancs—7 pièces
Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 134.—PROBLEME DE DAMES;

Composé par M. Elie Jacques, Montréal
Noirs—18 pièces



Blancs—19 pièces
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 131

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
46	40	42	53
32	25	19	56
68	32	56	69
20	13	69	35
13	6 gagnent.		

Ont deviné : Alf. Morin, Ottawa ; Aug. Mercure. Ange Gardien de Rouville ; N. Brochu, Lévis ; J. H. Desaulniers, Nicolet

Solution du No. 132

53	48	35	49
58	51	42	40
52	46	45	58
46	55	gagnent	

Solutions justes par MM. Alf. Morin, Ottawa ; J. H. Desaulniers, Nicolet.

Solutions de nos charades : Cure-dent et Tourbillon.

Solution du problème d'Échecs No 139

Blancs	Noirs
1 C 2 D	1 R pr C
2 D 1 R, échec	2 R 5 D
3 C 3 C, échec et mat.	

(5 variantes)

No 140

1 D 8 D 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie

DERNIERE

GRANDE VENTE

A
L'OCCASION

de notre

Déménagement

Tout le stock entier sera vendu
avec

REDUCTIONS DE
10 A 75 P. C.

Voyez à ce que l'on vous donne
votre escompte sur toutes marchan-
dises achetées durant cette

GRANDE VENTE

JOHN MURPHY & CIE

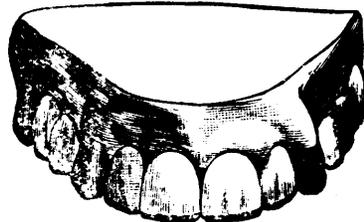
Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Celli Vol. 2103

Federal Vol. 58

Nouveaux procédés américains pour plom-
bage de dents, en porcelaine et en verre,
plus résistante que le ciment, imitant par
faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

OPERA FRANÇAIS

M. R. SALLARD, Gérant

Spectacles de la Semaine commençant le
22 Janvier

Lundi et Mercredi, LE GRAND MO-
GOL opérette.

Mardi, LE MAITRE DE FORGE, co-
médie.

Jeudi et Vendredi, L'AVEUGLE, drame
en 5 actes.

Samedi matinée, MENAGES PARI-
SIENS, comédie

Samedi soir, 1o UNE DATE FATALE ;
2o MONSIEUR CHOUFLEURI ; 3o LES
CHARBONNIERES, au bénéfice de M.
Dorel, chef d'orchestre.

UNE BOSE

LE GRAND

TAKE

THE BEST



Remède contre la toux,
25c, 50c, \$1.

Guérit la Consommation, la Toux, le
Grippe, les Maux de gorge. Vendu par
M. R. Sallard.

A LA

VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

Cie GENERALE

— DES —

BAZARS

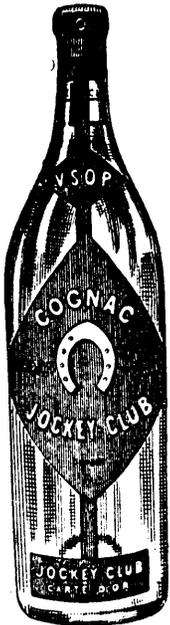
COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

POUR CADEAUX : Nous venons de recevoir un très grand choix de cols, cravates, foulards et mouchoirs en soie. Les plus hautes nouveautés toujours en main.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

33341

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1892..... 2,567,061
Fonds de réserve..... 1,095,000

J. H. ROUPE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
ARTHUR HOGUE, Agent du dept français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE : la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail 652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ, 4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré

CHOCOLAT MENIER Une



Beaucoup de personnes supposent que le CHOCOLAT et le COCOA sont la même chose, la seule DIFFÉRENCE étant que l'un est en poudre (de la plus grande facilité dans la préparation), tandis que l'autre ne l'est pas.

C'EST UNE ERREUR

PRENEZ le Jaune de l'Œuf, PRENEZ l'Huile d'Olive, Que reste-t-il ? UN RESIDU. Il en est ainsi du COCOA.

Une comparaison :

Le COCOA est le lait écrémé. Le CHOCOLAT de la crème pure.

Demandez à l'Épicier — LE — CHOCOLAT MENIER

Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyer son nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

Abonnez vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada.

Émplateur Souverain des Montagnes Vertes de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplateur. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recouru aux EMLATRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES de GEO. TUCKER pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez
GEO. TUCKER
LE GUÉRISSEUR SAUVAGE
392, RUE CRAIG, MONTREAL.—Prix 25c.

Après Laverne PHOTOGRAPHES

360 RUE ST DENIS.

M. J. N. LAPRÉS ÉTAIT AUTREFOIS DE LA MAISON W. NOTMAN & FILS.

— PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES PORTRAITS A L'HUILE, AU PASTEL, ETC ETC CRAYON

TELEPHONE 7283

LE PACIFIQUE CANADIEN

Le trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 4.45 a.m., *9.10 p.m.,
Boston, 8.00 a.m., *8.20 p.m.
Portland, 9.00 a.m., †8.20 p.m.
Toronto—8.25 a.m., *8.00 p.m.
Detroit, Chicago, 8.25 a.m., *8.00 p.m.
St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., 8.10 p.m.
Winnipeg et Vancouver, 4.45 p.m., 8.10 p.m.
Ste-Anne, Vaudreuil, etc. 8.25 a.m., 4.15 p.m., 6.15 p.m.
Brockville, Vaudreuil, 8.25 a.m., 4.15 p.m., 9.00 p.m.
Winchester, 8.25 a.m., 4.15 p.m.,
St-Jean, 8.00 a.m., 4.05 p.m., †8.40 p.m. *8.20 p.m.
Sherbrooke, 4.05 p.m. †8.40 p.m.
Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.
Perth, 8.25 a.m., 4.15 p.m., *8.00 p.m.
Newport, 8.00 a.m., 4.05 p.m., *8.20 p.m.
Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., †8.40 p.m.
Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 6.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, 8.10 a.m., †8.30 p.m. et †10.30 p.m.
Joliette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.
Ottawa, 8.50 a.m.,
St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.
St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.
Ste-Rose et Ste-Thérèse-8.50 a.m., (a) 3. p.m. 5.30 p.m. — Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.
† Samedis exceptés. * Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué.
Chars-palais et chars-dortoirs. † Dimanches seulement. (a) Excepté les samedis et dimanches. † Connection avec Portland tous les jours, le samedi excepté.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST. JACQUES
COIN DE LA RUE ST. FRANÇOIS XAVIER